

L. I. O.
II
1305
L

UNIVERSITÉ DE CLUJ

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'HISTOIRE GÉNÉRALE

MÉLANGES
D'HISTOIRE GÉNÉRALE

Nicolas IORGA

LES AVENTURES „SARRAZINES“
DES FRANÇAIS
DE BOURGOGNE AU XV^e SIÈCLE

CLUJ
„CARTEA ROMÂNEASCĂ“
1926

8317

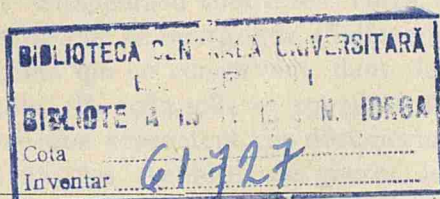
TIRAGE À PART



UNIVERSITÉ DE CLUJ

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT D'HISTOIRE GÉNÉRALE

MÉLANGES
D'HISTOIRE GÉNÉRALE



Nicolas IORGA

LES AVENTURES „SARRAZINES“
DES FRANÇAIS
DE BOURGOGNE AU XV^e SIÈCLE



CLUJ
„CARTEA ROMÂNEASCĂ“

1926

8317

TIRAGE À PART



LES AVENTURES „SARRAZINES“ DES FRANÇAIS DE BOURGOGNE AU XV^e SIÈCLE

I.

Il y a une trentaine d'années déjà que M. Jules Finot, dans une étude, pleine de renseignements inédits, consacrée au „proet d'expédition contre les Turcs, préparé par les conseillers du duc de Bourgogne Philippe-le-Bon“, signalait les documents qui se conservent dans les Archives du Nord à Lille (B. 1983, 1984 et 1997) et faisait pressentir l'importance que présentent ces documents de comptabilité touchant l'une des aventures de guerre les plus romantiques au commencement du XV^e siècle, quand le moyen-âge mourant paraissait revivre dans toute la splendeur de ses „emprises“.

Auparavant, l'éditeur belge des récits de voyages et d'aventures dûs à Guillebert de Lannoy, Potvin¹, renvoyait au manuscrit français R. 1278 (ancien 74452) de la Bibliothèque Nationale, où se conservent des lettres contemporaines sur le même voyage d'Orient, le long de la Méditerranée, dans les eaux ignorées de la lointaine Mer Majeur et sur la „Dunoe“, sur le Danube des Roumains, en 1445, ajoutant aussi les indications, tout aussi précieuses, sur des missives envoyées de Constantinople en 1448, sur des bulletins de victoires gagnées par „le Blanc“ c'est-à-dire „le Blaqué“, le Valaque Jean Hunyadi, gouverneur

1. *Oeuvres de Guillebert de Lannoy*, Louvain, 1879, in-8°.

du royaume de Hongrie, sur les nouveaux Sarrasins, cible de croisade, qui étaient les Turcs, jusqu'à un rapport signé par cet „Anthoine du Payage“ qui n'est autre que Antonio del Palagio, le Florentin auquel on doit le meilleur récit de la bataille de Varna, en 1444, que nous a révélé la publication de M. Lewicki¹.

J'ai cru devoir communiquer, fût-ce même si tard, à ceux qu'intéressent ces croisades finales ou posthumes, quelques-uns de ces témoignages qui sous plus d'un rapport, dans une forme d'un pittoresque particulièrement savoureux, enrichissent notre connaissance de ces événements trop longtemps méconnus dans leur valeur historique proprement dite, aussi bien que dans leur signification morale, comme documents d'un état d'âme capable d'expliquer bien de choses, considérées jusqu'ici uniquement comme le résultat des calculs d'un âge de raison commençante.

La première des lettres contenues en copie dans le manuscrit cité de la Bibliothèque Nationale, lettre qui a été reproduite dans les pièces justificatives ajoutées par Mlle Dupont à son édition de Wavrin, parle d'une ambassade byzantine, connue, du reste, celle de Théodore de Karystos, dans l'île d'Eubée², grand archer, capable d'émerveiller les Occidentaux³, qui trouva en 1440 — lisez 1443 — Philippe-le-Bon à Châlons, où il lui présenta des reliques, tout en demandant secours contre le Sultan Mourad, qui menaçait la capitale de l'empereur Jean Paléologue. Aussitôt le duc promit sa „grosse nave“ et en plus sept galères et une galiote. Le Pape Eugène IV ajoutait ses vaisseaux. Wavrin alla préparer à Venise quatre galères — mais on

1. *Codex epistolaris saeculi decimi quinti*, II, Cracovie, 1894.

2. *Voy. Anchiennes Croniques d'Engleterre* par Jehan de Wavrin, éd. Mlle Dupont (Collection de la Société de l'Histoire de France), II, Paris, 1859, pp. 31-32.

3. OLIVIER DE LA MARCHE, reproduit *ibid.*, p. 33, note.

ne l'y trouve qu'en 1444¹ —, alors que Geoffroy de Thoisy se rendait à Marseille, où mouillait la dite „nave“, trois galères et une galiote.

Comme la flotte qui armait à Venise n'était pas prête, le seigneur bourguignon se mit à faire sur la côte d'Afrique cette piraterie de croisade qui n'était pas condamnée par les mœurs aussi tard que le commencement du XVII^e siècle, quand on en faisait un mérite aux chevaliers pillards de l'Ordre de St. Étienne, créé par le Grand-Duc de Toscane.

Se rendant à Corfou, il ne trouve pas encore les galères de Wavrin, mais il y apprend une nouvelle attaque du Soudan d'Égypte contre Rhodes. Deux cents chevaliers, de tout âge, en étaient les seuls défenseurs, car les mercenaires — surtout des Catalans, qui, peu auparavant, avaient essayé de piller Famagouste — demandaient tumultueusement leur paie pour avoir un motif de s'en aller. Geoffroy offrit, au nom de son maître, ses mille marins et sa vaillance personnelle.

Il s'agit de cette tentative „sarrazine“ qui se dirigea d'abord vers l'îlot de Castelrosso, appartenant aux Hospitaliers, assez facilement pris, pour que, aussitôt, le 25 septembre de cette année 1440, la flotte victorieuse du suzerain égyptien des îles de Chypre et de Rhodes se présentât devant les murs de la capitale de l'Ordre. Le récit reproduit par Vertot² ne mentionne nullement le secours bourguignon : c'est le maréchal de l'Ordre qui coupe le chemin aux envahisseurs, qui les poursuit lorsqu'ils font voile du côté de l'île de Lango, qui sauve cette possession de l'Hôpital et, après avoir vaincu, dans une bataille en toute forme, revient en triomphateur.

Or ici, comme dans les lettres du duc Philippe, comme, du

1. Nos *Notes et extraits*, I^o, p. 163.

2. *Histoire des Chevaliers Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem*, éd. de Lyon 1779, II, p. 416 et suiv.

reste, dans l'„Histoire touchant la faulseté de la loy sarrazaine“, qu'il faudrait bien éditer¹ ce sont, naturellement les Bourguignons et le héros à leur tête qui ont tout le mérite. Ils vont chercher les Sarrasins en pleine mer, ils en tuent à foison quand ils les trouvent devant eux, sans pouvoir les empêcher d'entrer dans le port de Rhodes; ils animent et conduisent la résistance, présentée dans ses moindres détails, pour faire voir combien fut durement payée par les mécréants leur obstination à se buter aux murs imprenables, avant tout parce que la croix de Bourgogne les protège. Blessé, deux fois pris, l'imitateur des vrais croisés, dont on aimait à parler, parvint à se sauver à l'intérieur de l'enceinte. Les scènes de massacre, auxquelles participent les gens du duc, se poursuivirent jusqu'à la mort d'un capitaine turc. Les „bagues“, les bagages des Infidèles furent serrés pendant la nuit et furtivement portés sur les vaisseaux qu'on ne revit plus à l'aube, un vent favorable les ayant aidés à atteindre leurs ports de départ en Asie.

Thoisly, guéri et encouragé, peut donc poursuivre à son gré son aventure d'Orient, pareille à celle d'un autre Français de race, le maréchal Boucicaut, un demi-siècle auparavant. Comme ce prédécesseur, il garde, à côté de Wavrin et du légat pontifical, pendant tout l'hiver, les Détroits.

Puis il se dirige vers la Mer Noire. La croisade des corsaires pour la foi se poursuit dans ces eaux dont savaient parler les seuls marins et marchands de Gênes, maîtres de la navigation et du commerce sur cette lisière de la „campagne“ tatare aux horizons infinis. Il est bien probable que jamais chevalier de Bourgogne n'avait couru risque et fortune dans ces parages presque fabuleux. Il y a dans le courage de ces explorateurs quelque chose de

1. Voy. Mlle Dupont, *loc. cit.*, p. 28, note 1, — avec des notes biographiques sur Thoisly — ; p. 50 note 1.

cet enthousiasme pour les „terres nouvelles“ aux riches productions et aux indigènes païens dont sortirent les grandes découvertes maritimes, de Jean de Béthencourt le Normand au Génois Christophe Colomb.

Voici les galères au drapeau ducal devant la capitale de l'empereur de Trébizonde. En chemin on avait brûlé un château que la lettre appelle „Onyo“ sans dire à quel maître il appartenait. Il est facile de le trouver sur la carte: c'est l'Oinaion¹, l'Unieh turque, entre Samsoun et Cerasonte. Un peu plus loin que la ville impériale un autre château les attire, Vathy, „le profond“, „Io Vathy“ à la génoise, qui appartient à la Mingrélie: on l'a identifié avec Poti². Les habitants que le narrateur confond facilement avec les „Tartres“, les Tatars de l'intérieur de la steppe voisine, viennent défendre leur commerce de la soie qu'ils font venir de „Sammequi“, que Mlle Dupont identifiait avec Samarcande. Le prince „Patano Guoriely“ est le „patan“ de la Gourie caucasienne, du Gouriel³, s'il n'y a pas dans „Patano“ le souvenir de ce port gourien de Poti. Il s'oppose à la descente de ces étrangers téméraires en quête de butin, et, comme les galères étaient loin, Thoisy finit par être accablé, blessé et pris. Il n'eut pas à se plaindre, car ces Mingréliens hétérodoxes étaient de parfaits chevaliers, capables de respecter le malheur passager d'un si bon combattant.

A côté de la large narration de Jean de Wavrin, sur

1 Voy. la Chronique de Panaréto, „*Abhandlungen der historischen Classe der königlich bayrischen Akademie der Wissenschaften*“, IV², Munich, 1840, p. 20: περιωρισμένος εις τὸ Οἰναίον. C'est l'Oinaion de la p. 22. Voy. aussi: ἀπὸ τῆς μέγιστης Οἰναίου, *ibid.*, p. 32.

2. *Notes et extraits*, II, p. 203, note 3.

3. C'est le successeur de ce δ Γουρὴλης qui fait hommage à l'empereur de Trébizonde en 1372; *ibid.*, p. 35; cf. *ibid.*, p. 96. — Cf. aussi le récent ouvrage de M. WILLIAM MILLER, *Trebizond*, Londres 1926.

des témoignages incontestablement écrits¹, correspondant de tout point à l'information de notre lettre, un contrôle de cette partie de la narration est heureusement fourni par un document génois, une lettre de la République au duc de Bourgogne lui-même, datée du 24 septembre 1443 „Le magnifique seigneur Geoffroy, commandant des galères“ — *Magnificus dominus Gotifredus, prefectus triremium*, — a été pris dans la Colchide, près du fleuve Phasis, donc du côté de Poti même, et c'est un Génois, Jérôme de Nigro, qui l'a délivré. Mais, en poursuivant ces Infidèles, le commandant bourguignon, à peine libre, s'en prend aux vaisseaux des sujets musulmans de Gênes, oubliant que „toute la Mer du Pont est confiée depuis plus d'un siècle à la tutelle et à la défense des Génois, pendant lequel laps de temps elle a été tellement gardée que jamais, ou très rarement, des pirates eussent pu pénétrer jusque là“². La République prend en main la cause de ces „Persans, de ces Arméniens, de ces Sarmates“ qui habitent dans ses cités et n'ont rien à voir avec la croisade³.

Le récit de Wavrin⁴, qui se trompe de date, plaçant cette entreprise en 1443, fait délivrer Thoisy par l'intervention du chef de la croisade bourguignonne.

Revenus à Trébizonde, les croisés de Bourgogne, dont la lettre se garde bien de mentionner les exploits à l'égard des sujets pacifiqués de la République génoise, mirent en terre un de leurs chefs, Pierre de Morages. La con-

1. *Édition citée*, p. 53 et suiv.

2. *Universum mare ponticum tutele defensionique Januensium supra annos centum commendatum est, quibus seculis ita est a nobis custoditum ut vel nunquam vel raro admodum predones ulli illo usque penetrare ausi sunt; Notes et extraits*, I², p. 303.

3. *Nam, si contra regem Turcorum arma mota sint, quid meruit Persa, quid Armenus aut Sarmata qui maluit in nostris urbibus habitare; cur dirimatur aut captivetur?; ibid.*, p. 204.

4. Pp. 95-97.

tinuation de leur voyage les mena dans „la mer de la Tana“ (Tana vénitienne aux embouchures du Don), à la colonie génoise de Copa, où ils font riche provision d'esclaves tatars, faciles à vendre, puis à Caffa, d'où ils se dirigèrent vers Constantinople.

L'expédition danubienne en 1445 à la suite du commandant général qui était Wavrin est à peine mentionnée dans cette source.

Mais, lorsque, après l'insuccès de la coopération, qui avait été projetée, avec Jean de Hunyadi, gouverneur de la Hongrie, Wavrin et le légat pontifical s'en vont désarmer à Venise, l'épopée des chevaleresques corsaires au service de la croix recommence, et le narrateur anonyme les présente combattant devant Beyrouth la galéasse du Soudan qu'ils prirent. Au retour vers Marseille, ils n'oublièrent pas d'infester la côte barbaresque, des montagnes de Barca à Tunis, ce dont ils croient pouvoir et devoir se vanter, les Maures étant des mécréants tout aussi bien que les „Turs“, les „Tartres“ et le reste de l'engeance sarrasine, profanatrice.

II.

Une lettre antérieure, de 1442, déjà connue par l'édition française de la chronique de Wavrin, copiée dans le manuscrit de la Bibliothèque Nationale, est due au frère mineur Barthélemy de Gênes, envoyé, en 1436, à Constantinople par son Ordre et par le Pape lui-même¹.

Chez ce moine on peut constater l'état d'esprit du clergé conventuel, correspondant à celui des chevaliers en quête d'aventures et risques en Orient. On a un avant-goût des prêches, des lamentations et des exhortations de ce Jean

1. Le gardien des Mineurs prit part en 1445 à la campagne du Danube (WAVRIN, II, p. 125). Peut être est-ce Barthélemy lui-même.

de Capistrano, qui parut en 1456, venant de sa lointaine Italie méridionale, pour soutenir la résistance de Belgrade et permettre à Hunyadi de gagner une dernière et décisive victoire contre le jeune Sultan Mahomet-II lui-même. Frère Barthélemy n'en finit pas lorsqu'il touche au douloureux chapitre des captifs chrétiens qui déambulent lamentablement, jusqu'aux „petis enfans et jones pucelles“ amenés en cages, „si comme l'on porte les oysiaux au marchié sur cars et sur chevaux“, à travers les villes habitées par les Turcs, qui insultent à leur misère. Il présente le désespoir des provinces chrétiennes envahies et ensanglantées. Les noms des chefs du premier „voyage“ libérateur des Lieux Saints, Godefroy de Bouillon et son frère Baudoin, viennent sous sa plume indignée, qui passe aux humbles débuts de ces Turcs empressés maintenant de devenir les maîtres du monde et employant dans ce but de conquête et de domination les chrétiens, alors qu'eux-mêmes s'adonnent à tous les vices de la luxure. Un chaleureux appel à la prise d'armes générale de la part de l'Occident vient après ces doléances émouvantes. Les princes sont invités à ne pas perdre le temps, car l'œuvre de secours presse.

Pour prouver qu'elle est possible, le Franciscain raconte la victoire de Hunyadi pendant le carême de l'année 1442, le jour même de la Passion, celle contre les troupes de Mézed-beg; il n'hésite pas à compter 36.000 morts du côté des Infidèles, qui ne méritent pas mieux. On lui a dit que le Sultan, courroucé, aurait fait inviter le prince de Valachie, „Dracule“, à un banquet, pour le jeter en prison, où il aurait été même exécuté. La principauté valaque fut donnée, nous dit-on, après l'expropriation des terres, à un „seigneur turc“, qui n'est, de fait, que le beglerbeg de Roum, d'Europe, Chéhabeddine. Or, Hongrois et Valaques lui tuent toute une armée. Comme une troisième et grande expédition fut ordonnée, les Turcs eurent le même sort. Il s'agit des combats du „Champ du pain“

(Kenyérmező) et des sources valaques de la Ialomîța. Le Sultan en aurait porté trois jours le deuil. Puis, en septembre 1442, une nouvelle armée, de 15.000 Turcs, finit par un désastre. Au lieu de punir cette offense, le Sultan se prépare à se défendre contre la flotte de croisade dont le moine a entendu parler. Les alliés possibles de l'expédition seraient „le Tartre“, c'est-à-dire les Turcs du Turkestan, „Carramannus“, le Caraman d'Asie Mineure, et cet „Affendrami“ qui est Isfendiar, prince de Sinope. Avec dix galères, dans ces circonstances, on arriverait à de brillants résultats en fait de „recouvrances“. Telle était la situation le 3 février 1442.

Nous avons montré ailleurs¹ combien il serait difficile d'admettre le mandement à la Porte de Vlad dit Dracul ou Drăculea et son emprisonnement. Faut-il encore conserver des doutes? La lettre n'en resterait pas moins, surtout comme psychologie populaire dans le milieu d'Église, des plus importantes. Sans pouvoir la vérifier sur l'original, nous avons cru qu'il est utile de la reproduire.

Mais, sur tous ces faits, relations du prince de Valachie, Vlad Dracul, avec les Turcs, visite de ce vassal à la Cour du Sultan à Andrinople, réception solennelle dans la résidence de tentes de l'empereur païen qui, sous la couverture de velours cramoisi de son pavillon, est „assis comme sur l'estable d'un parmentier, aourné et paré de riches coussins et oreilliez de draps d'or et de soye“, séquestration de cet hôte si brillamment accueilli, emprisonnement au château de Gallipoli, guerre suivante sur le Danube, la chronique dictée par Valerand de Wavrin à son oncle Jean donne des renseignements extrêmement circonstanciés qui ouvrent le chapitre que le chroniqueur s'est proposé de consacrer à la „notable incidence en sarra-

1. *Studii și documente*, III, p. XVI et suiv. Cf. notre *Geschichte des osmanischen Reiches*, I, pp. 425-427.



zine terre" de ses Bourguignons. Maints de ces détails correspondent à ceux qui sont contenus dans la lettre du religieux italien¹. Et, en plus, la couleur locale est d'une incontestable authenticité, aussi bien pour les cérémonies de la Cour ottomane en campagne que pour la façon de faire la guerre des Turcs, d'un côté, empressés à capturer des esclaves qu'ils mènent, „tamburant et huant“, à travers le pays des Valaques „tyrés ès montaignes“ d'abord, puis revenus en déguisement turc. On a l'impression que tout cela ne fut pas recueilli sur les lèvres du vétéran de la croisade, mais bien dans une lettre de tout point pareille à celle de Barthélemy de Gènes. Une comparaison détaillée entre les deux sources serait intéressante.

Cette concordance absolue entre deux sources contemporaines que nous admettons être toutes deux écrites, nous amène à proposer cette explication, la seule possible: Tout comme son successeur Radu-le-Grand, quelques dizaines d'années plus tard, Vlad fut appelé, d'après la coutume turcomane, usitée dans le désert des tentes, pour „baiser la marge de la robe“ de son maître. Soupçonné d'intelligence avec le puissant gouverneur de la Hongrie, il est de fait retenu et enfermé. A la place de son jeune fils „eagié de XIII à XIV ans, lequel n'estoit... habille pour conduire ung tel royaume“, le Sultan aura envoyé, par Mézed, que nous croyons être beg de Vidine, sur la frontière valaque, un autre prince, probablement le Basarab constaté, de fait, à cette époque. Cette tentative ayant été repoussée, suivit l'„expédition de châtiment“ du beglerbeg Chéhabeddin, tout aussi malheureuse. La nomination de „Karagabe“², c'est-à-dire Karadscha-beg, à la place du vaincu, qui aurait été décapité à son retour, rentre

1. Plus loin il est question du soubachi de Giurgiu, qui aurait pris Vlad (II, p. 139).

2. C'est le „Caraiabay“ de Wavrin, II, p. 80.

aussi dans les possibilités du milieu ottoman. Le récit des chroniques vénitienes, surtout celui de la Zancaruola, est en général concordant¹, jusqu'au détail des chameaux capturés; à remarquer surtout que la date du 2 septembre est donnée aussi bien dans la chronique vénitienne citée, qui reproduit sans doute une lettre, que dans la missive du moine génois. Une procession solennelle d'actions de grâces fut organisée aussitôt à Venise, qui se réveillait à des appétits d'expansion en Orient².

III.

L'attention de la France bourguignonne était ainsi dirigée vers l'Orient des anciens souvenirs de victoire pour la croix. Il y avait bien des esprits comme le chroniqueur Jean de Lalaing qui, parlant des aventures qu'il attribue à des personnages secondaires, comme le „chevalier espagnol“ ou „castillan“ „Vasq“, le Pietre Vasque des comptes de Bourgogne³, un Vasco, — peut-être un Portugais, suivant, en tout cas, l'exemple du prince dom Pedro de Portugal combattant contre les Turcs en Valachie une vingtaine d'années auparavant⁴, — ou le Picard Gauvain Quiéret, du pays de Philippe de Mézières, finit par cette sèche appréciation politique: „De leur armée et de ce qu'ils firent ne veux faire ni tenir long conte: mais, comme j'entendis pour lors, ils ne profitèrent guère à la chrétienté, ni aussi

1. Nous l'avons reproduit dans nos *Studii și Documente*, III, pp. XVII—XVIII.

2. *Notes et extraits*, I^o, p. 85 et suiv. Elle eut lieu le 4 novembre. Les lettres étaient arrivées le 29 octobre. Des missives de Raguse, venues le 16 décembre, parlent d'une bataille qui aurait été livrée sur *la Save*, le 8 novembre. Barthélemy parle lui-aussi d'une troisième rencontre après que les chrétiens eussent envoyé leurs avant-coureurs jusque vers Andrinople.

3. MLE DUPONT, *loc. cit.*, p. 37, note.

4. Voy. *Revue historique du Sud-Est européen*, année 1926, p. 8 et suiv. — Sur Vasco, MLE DUPONT, *loc. cit.*, p. 51, note 1.

ne fut faicte chose qui fut à leur prouffit, dont à present veulx cesser d'en plus parler" ¹. Mais la plupart voyaient avec fierté partir ces chevaliers qui devaient faire flotter la croix de Bourgogne sur des mers où personne ne s'était encore risqué et rendre aux Turcs la revanche du massacre de Nicopolis sur la même „Dunoe“, en marge du pays des „Walacques“.

Le „capitaine général de toute l'armée et vaisseaulx en la mer du Levant“ partit de Venise à la fin du mois de juin 1444, avec le chef du contingent vénitien, Loredano, et le légat, considéré comme le vrai commandant de l'expédition libératrice ². La République avait donné, en dépit des exhortations du Pape, des ordres très sévères pour qu'on ne se mêlât pas au conflit entre les Hospitaliers et le Soudan, même si celui-ci voudrait soutenir les Ottomans. Des vaisseaux, au moins huit galères, pouvaient aller sur le Danube aider le passage des Hongrois de Hunyadi. A Venise on rêvait de Salonique, à peine perdue, de Gallipoli, où jadis avait été gagnée une grande victoire sur les Ottomans, de Maronée de Panidos, et, sur la côte occidentale de la péninsule, d'Avlona et Kanina, de Ianina et Argyrokastron ³. Le vent de croisade soufflait aussi dans les drapeaux au lion de Saint Marc, bien que les chevaliers de Saint-Jean fussent restés seuls, avec quelques soudoyers catalans, à défendre, jusqu'en automne, leur île, de nouveau attaquée ⁴. On trouvait cependant, après le passage du Danube par le roi de Hongrie, qu'on avait cru, un moment, réconcilié avec le Sultan — et le fantôme de la croisade s'évanouissait — que la campagne, destinée à „expulser“ les Turcs, était un peu en retard ⁵.

1. Reproduit par M^{lle} DUPONT, *loc. cit.*, p. 31, note 4.

2. *Notes et extraits*, I^{er}, pp. 173, 179, 184—185.

3. *Ibid.*, p. 177.

4. VERTOT, *loc. cit.*; *Notes et extraits*, I^{er}, pp. 185—186, 187. Venise les croyait condamnés; *ibid.*, p. 197.

5. *Ibid.*, p. 189.

Dans quelques semaines, après avoir dû permettre le passage aux Turcs d'Asie, on apprenait que la catastrophe de Varna s'était produite sans que la flotte eût pu donner. Le récit bourguignon de la bataille est d'une grande richesse et d'une authenticité facile à reconnaître ; il mériterait d'être plus largement employé.

Le Pape réussit à faire continuer quand même l'entreprise. Les vaisseaux passèrent donc l'hiver dans les Détroits. Aucune aventure heureuse ne consolait les chevaliers avides de prouesses et, si possible, de butin aussi. Au printemps on devait aller à la recherche du roi et du légat, le cardinal de Saint-Ange, qu'on ne croyait pas morts, bien que le récit de Wavrin assure qu'il avait été „en passant la Dunoue“, „desrobé et noyé par les Valaques“¹.

C'est à ce séjour devant la ville impériale, aux réparations nécessaires pour les galères que se rapporte la plainte portée par Wavrin, à son retour, contre le Génois Olivier Maruffo, qui avait charge de faire rendre au capitaine cette „longue robe chargié d'orfaurie, traingnant en terre, jcelle fourrée de fines martres et bordée de zebeline“, cette „heuque d'orfaurie“ et cette „vaisselle“ que le seigneur bourguignon avait engagées pour mille ducats à un autre habitant latin de Péra, Augustin Lercaro („Larca“)².

Comme l'empereur avait conclu sa paix avec les Turcs et il n'était plus nécessaire de le défendre, on se partagea les côtes. Wavrin et Pierre Vasco iraient du côté de Mésembrie recueillir des informations sur le mystère de la disparition royale ; Thoisy et Regnault de Confide reviendraient du côté de Tana et de Trébizonde, plutôt pour continuer un métier qui rapportait une certaine gloire

1. II, p. 84. Les Turcs auraient montré à Gallipoli la tête aux longs cheveux blonds du roi Vladislav (*ibid.*, p. 85).

2. N° III. Cf. WAVRIN, table.

et pas mal d'argent¹. Les premiers poursuivirent jusqu'à Licostomo (Lykostonon)-Chilia, cité des Valaques, où ils firent descendre le chevalier „espagnol“ avec des Hongrois rachetés pour aller demander à Hunyadi sa collaboration à une nouvelle entreprise. Promettant de revenir prendre leur camarade à Brăila, principal port de la Valachie, Wavrin se dirigea lui-même vers les grandes colonies italiennes sur les bords de la Mer Noire, Tana vénitienne et Caffa génoise². Il passa devant les vieux murs de Moncastro, encore une fondation génoise, sur les ruines du château byzantin de Maurokastron. En route, trois vaisseaux tatars (pas „turquois“) furent pris et emmenés à Caffa. Il y rencontra l'inimitié ouverte des Génois, qui lui enlevèrent son butin³.

Vasco gagna les barons de Hongrie et négocia avec le Valaque Vlad ; il se rendit à Constantinople pour en rapporter un contre-„empereur“ turc, Daoud, fils du prétendant Saoudschi. Il en revint avec cet instrument de la revanche chrétienne et obtint du prince roumain, qui avait fait sa récolte, l'approvisionnement en blé et les bateaux de passage⁴, à condition qu'on prendra „Triest“, Drstr, le Drăstor roumain, le Durostorum des Romains, gué jadis possédé par Mircea, père de Vlad⁵. Vasco prit le Turc pour le présenter aux seigneurs hongrois pendant que les vaisseaux réunis de la croisade arrivaient sur le Danube roumain.

Le drapeau de l'Église fut hissé sur une galère de Bourgogne, Regnault de Confide gardant celui du duc. Dans cet attirail fut livré devant cette ville danubienne le premier combat, qui finit par une triste retraite sous les yeux

1. *Ibid.*, pp. 91—2.

2. *Ibid.*, pp. 93—4.

3. *Ibid.*, p. 97, note 2.

4. Les *manocques* de Wavrin (*ibid.*) paraissent être les „monoxyles“ byzantins.

5. WAVRIN, p. 102.

de l'impérial Daoud. Turtucaia-Tutracan, autre cité danubienne de la rive droite, fut au moins brûlée, en guise de consolation : des Hennuyers, des Liégeois participèrent au conflit, criant „Noël“ comme chez eux en terre de Flandre ¹. Les Picards, devant les fortifications de bois enflammées, se rappelaient les feux de la St. Jean. On s'entrebattit pour les prisonniers, qu'il fallut faire tuer, après quoi on s'arracha, sous la barbe des Roumains, leurs dépouilles ², comme le faisaient jadis les compagnons de Godefroy de Bouillon en Terre Sainte. „Le débat se cessa quant il n'y eut plus que prendre.“ On découvrit les fosses à blé pour s'en régaler. Ce fut ensuite le tour d'une autre forteresse turque prise aux Roumains et employée pour les maîtriser, Giurgiu. Un cordelier de Jérusalem sert à réparer l'artillerie ³. Le fils de Vlad croit devoir venger les outrages faits à son père en massacrant au départ les Turcs, qui s'étaient rendus par convention formelle ⁴. Roustschouk n'osa pas résister : elle fut incendiée ; 12.000 Bulgares furent acceptés sur la rive gauche ⁵, car le prince considérait la „nation vulgarienne“ comme „moult vaillans hommes“. A Turnu, la „Petite Nicopolis“ roumaine, lieu de rencontre avec les Hongrois, on pouvait contempler la place de l'immense déroute des chrétiens conduits par le roi de Hongrie, Sigismond, et par Jean-sans-Peur (12 septembre) : le „gouverneur du filz de la Vallaquye, qui estoit bien notable homme, eagié de bien quatre-vingz ans“, ancien „serviteur“ du sire de Coucy, donne, de sa vieille expérience, des renseignements topographiques à Wavrin, malade ⁶. La „tour“ fut attaquée, mais, après deux semaines, les Hongrois firent avancer la flotille jusqu'à l'embou-

1. *Ibid.*, p. 119.

2. *Ibid.*, p. 120.

3. *Ibid.*, p. 133.

4. *Ibid.*, pp. 139-141.

5. *Ibid.*, pp. 143-144.

6. *Ibid.*, pp. 148-149.

chure du Jiu, où devait se faire le passage, à Rahova-Oréchovo. Or les Turcs refusèrent la bataille offerte par Hunyadi.

Ils devaient présenter, du reste, cette défensive efficace comme une victoire des soubachis et Pachas danubiens, Mehmed, fils de Firouz, Hassan et autres ¹. Les provisions manquaient. Hunyadi était pour la retraite. En vain lui demandait-on s'il n'y avait pas de ce côté-là une „bonne ville“ pour y passer l'hiver. Il répondit que le fleuve est sur le point de geler. On s'empressa de revenir à Constantinople. C'était un bien maigre bilan. Mais, plus tard, les comptes de Bourgogne portent la vente du butin, esclaves, fourrures, etc., fait „en la Mer Major, ès marches de Tartarie“, ou bien, d'après le témoignage de Valerand de Wavrin lui-même, „des gains de guerre et des prises faictes par les quatre gallées..., en la Mer Majour et au païs de Vellaque“ ².

IV.

Mais les rapports avec l'Orient ne furent pas interrompus par cette double désillusion. La lettre anonyme datée de Constantinople le 7 décembre en est la preuve: la Cour de Bourgogne la fit relire avec les documents analysés plus haut.

Les détails, nombreux et généralement exacts, sur la seconde bataille de Kossovo, perdue par les croisés hongrois de Hunyadi, concordent avec ceux que, sur la base d'un récit ragusain inconnu jusqu'ici, nous avons examinés dans un article récent de la „Revue historique du Sud-Est européen“ ³.

Ce qui est dit dans la lettre sur le départ des Valaques

1. Nechri, dans ТИРЫ, *Török történetirök*, Budapest, 1893, à la date de 1448.

2. Pièce B. 1984 aux Archives de Lille, dans FINOT, *ouvr. cité*.

3. 1926, pp. 13 et suiv.

de Vladislav, fils de Dan, qui lui-même était resté dans son pays, représente la vérité, quelle que soit l'explication de ce geste : nécessité militaire ou besoin de se désolidariser d'une entreprise dont l'insuccès absolu était devenu notoire. Alors que le despote serbe Georges Brancovitsch — notre source même l'affirme — refusa d'envoyer les 20.000 guerriers qu'il avait promis à son puissant et quelque peu incommode voisin, le Roumain aurait-il pu s'appuyer sur un protecteur impérial, fût-il même, en Hongrie royale, un homme de sa race, qui venait de manquer pour la troisième ou la quatrième fois la grande croisade de délivrance et autour duquel ne se trouvait plus l'essaim, prêt aux risques et sacrifices, de la chevalerie occidentale ?

Une lettre, datée du 31 octobre, de Vladislav¹ lui-même, qui donne sur la bataille les renseignements turcs obtenus du naïp de Nicopolis, sans mentionner nullement un contingent roumain (n'aurait-il pas été fourni de Valaques *transylvains*?) contient cette explication concluante : „si nous venions maintenant vers lui (Hunyadi), les Turcs pourraient nous détruire immédiatement, nous-mêmes et vous“ (les bourgeois de Braşov-Kronstadt en Transylvanie)². Mais le ton haineux à l'égard de ces déserteurs de leur devoir chrétien paraît montrer pour la missive du Ragusain qui raconte la bataille une origine hongroise.

Il est, bien entendu, totalement faux que Hunyadi eût puni le despote serbe, — pour une attitude que nous avons cherché à expliquer dans l'article cité plus haut, — par l'atroce supplice byzantin de l'aveuglement, auquel se serait ajoutée une autre façon de vengeance tout aussi atroce : les deux mains coupées.

Mais il y a une vérité, et en partie nouvelle, dans les

1. Le caractère de ce règne, assez long, reste, et paraît devoir rester, vague.

2. HURMUZAKI, XV, p. 35, no. LX.

renseignements donnés par l'anonyme constantinopolitain sur les bouleversements qui suivirent, en Valachie, la campagne balcanique de 1448.

Déjà la chronique hongroise de Thuróczi parle d'un „fils de feu le prince Dan“, auquel la vengeance, dirigée par Hunyadi en 1446, aurait crevé les yeux. Le chroniqueur polonais mentionne un Stanciul (lisez Danciul) aveuglé. Jadis¹, nous nous refusions à accepter ce témoignage ; notre lettre confirme cependant ce détail. Elle ajoute, d'une façon explicite, ce fait, daté avec la plus grande précision : à savoir que „vingt jours“ après le malheur de Kossovo, le Sultan Mohammed II envoya, pour remplacer Vladislav, considéré comme traître envers son suzerain, un „crestien malvais“, fils *du* prince — lisez : fils *de* prince, d'un autre prince. C'est contre cet usurpateur que Hunyadi lance les soldats de sa revanche. Le „fils de Dan“, l'aveugle, qui errait en 1397 „dans les Balcans“, ne peut pas être identifié avec ce prétendant. C'est donc l'autre qui fut la victime de cette terrible sanction².

En tout cas, la nouvelle source permet de transporter en 1448 cet épisode de l'aveuglement, qui, présenté en 1446 par les deux chroniqueurs latins des pays limitrophes, rendait inintelligible ce moment de l'histoire de la Valachie, généralement confuse à cette époque.

Ajoutons que la date du correspondant bourguignon pour la mort de l'empereur Jean Paléologue est absolument exacte ; par Phrantzès on le constate³. Mais les détails sur la succession, ainsi que sur l'attitude des Turcs, sont nouveaux.

1. *Studii și documente*, III, pp. XXVIII—IX.

2. „Johanni, filio condam Dançulli Voyevode“, „bastardo Danzulli Vlachi orbo“ (*Notes et extraits*, II, pp. 70, 88). Ce Dan-là doit être le fils de Dan I-er, mort chez les Bulgares.

3. Édition de Bonn, p. 204.

V.

Après la conquête de Constantinople par les Turcs, le duc Philippe se rappela ses anciens projets orientaux. Dès le 17 février 1454 il prêtait le grand serment personnel pour „l'emprise du Grand Turc et des Infidèles“. S'il apprend que „ledit Grand Turc ait voulté d'avoir à fère à moy camps à camps“ — voici donc tout l'esprit des combats singuliers qui revit! — „je, pour ladite fois chrestienne soustenir, le combateray à l'ayde de Dieu tout puissant et de sa très douce Vierge Mère“¹. L'image de „Cypion l'Aufricain“ encourageait à ce début de Renaissance, plus que le fantôme, déjà blafard, du roi Godefroy. Le duc assiste à la diète impériale de Ratisbonne, qui devait organiser l'expédition de la chrétienté occidentale sous son chef naturel (avril)². Et aussitôt, pendant que Jean Miélot traduit (1455) le vieux mémoire de croisade d'un Brochart, est mis par écrit l'„avis pour faire conquête sur le Turcq, à la correction des saiges“³. Cette fois on ne veut plus les Vénitiens, ni d'autres collaborateurs intéressés, tout en pensant au Pape, à Vilamarina, l'amiral aragonais, aux ducs de Savoie et de Milan, à celui de Bretagne, qui a des „balaniers et carvelles“, et aux Hospitaliers. On ira avec les seules forces bourguignonnes, par Naples ou à travers l'Allemagne, vers Belgrade. On propose aussi de se diriger „devers la Hongrye ou la Valaquye, Servye, Rassye, Harbanye“ (Albanie), „la Morée et plusieurs autres pays frontisans à

1. *Archives de Lille*, B. 854, 15.907: „C'est le veu de Monseigneur le duc de Bourgogne“.

2. *Nos Notes et extraits*, IV, p. 90, no. XIV; pp. 97, 101-2 (l'évêque de Toul à Francfort); pp. 115-6, 119, 125, 127 (prétendues menaces du Sultan), 130, 174, 176, etc.

3. *Archives citées*, Chambre des comptes, carton de 1455, vo. 1508, dans FINOT, *loc. cit.*, p. 17.



la Rommeny“, tirant droit vers Gallipoli et Constantinople. Pourquoi ne poursuivrait-on pas ensuite jusqu'à Tripoli d'Afrique ou, sur la côte d'Asie à „Feulle, Lismerre, la Palatie et Antheloque“, qui sont *le Foglie* de Phocée, l'Ismère de Smyrne, Palatscha et Altologo? Il ne faut pas trop se fonder sur les Hongrois, car, de 20.000 de cette nation, 19.000 n'auront pas ce qu'il leur faut pour combattre : „se l'un a ung arcs, il n'aura point de flesche, l'autre aura une espée sans gaigne“ ; comme jadis chez le biographe de Boucicaut, ces guerriers sont considérés trop disposés à lâcher la place. „Item a bon à savoir que, quant les princes voisins au dit Turq, sur lesquels il a faicte conqueste, comme les roys de Hongrie, de Bosse-nye, le dispot de Servye, celluy de Rassye, les seigneurs de Waulasque et ceux de l'Arbanye, que, quant il verront lesdits Turcs en telle perplexité, ilz se perforce-ront atout leur povoir de reconquerre ce que ledit Turcq conquis a sur eulx et de luy faire guerre. Pourquoy de legier pourrons recouvrer ladite Roinmenye, veu que, comme dessus est dit, la plus part des villes ne sont fermées, et peuplées de gens de petit couraige, obéissans au plus fort“¹.

Au congrès de Mantoue, convoqué par un Pape, Pie II, qui pensait plus aux ruines profanées de l'antiquité qu'aux églises détruites et à la trace des pieds du Sauveur, le duc eut son ambassade et promit de donner à la croisade 4.000 soldats à pied et 2.000 cavaliers ou bien leur correspondant en subsides². Les „instructions de Monseigneur le duc Philippe, cuy Dieu pardoint, à maistre Anthoine Haveron“ („docteur en decret, prothonotaire du Saint Siège apostolique, arcediacre de Cambray, prevost des églises de Mons, conseiller de Monseigneur le duc de Bourgogne et maistre des requettes de son hostel“) „pour

1. Ms. 15.808 dans ГИНОТ, *loc. cit.*, p. 27 et suiv.

2. *Notes et extraits*, IV, pp. 184, 186.

aler devers l'empereur pour le fait du vouaige de Turquie“ contient l'assurance que, du moment que le Pape a pris l'action „en sa main, comme chief et prince universel de toute la chrétienté“, demandant 40.000 hommes „conduis par terre en royaume de Hongrie et, par mer, d'autre nombre de combatants, c'est asavoir de soixante, cinquante ou au moins de trente-cinq galées et de vingt-nefs armées“, en avril ou mai prochain, le duc ne refuse pas son concours en argent „contre l'outrageuse emprise du Turc“¹.

De fait, comme on le voit par le bref pontifical daté 24 octobre 1463, le duc avait envoyé à Rome une ambassade composée de Guillaume, évêque de Tournai, Simon de Lalaing, seigneur de Montigny, et l'ancien pirate chevaleresque dans les eaux de la „Mer Majour“, Geoffroy de Thoisy, maintenant bailli d'Artois, avec la déclaration qu'il est disposé à venir lui-même au printemps (vers le 1^{er} mai) avec toute une armée et à employer deux ou trois ans, à côté des Vénitiens, pour poursuivre la sainte oeuvre². En cas de maladie, dûment constatée, il se fera remplacer sans diminuer son contingent³. Le 19 octobre

1. *Archives citées*, B. 855, 15. 922.

2. „Quod ipse dux personaliter ad expeditionem contra Turchum jam conceptam venire et a suis dominiis in proximo verno tempore recedere et in expeditione ipsa continuare per unum aut duos et etiam, si opus foret, ad tres annos dicto verno tempore incipiendos continuare, nec ab illa recedere neque desistere per idem tempus nisi de nostro et dilecti filii vobis viri ducis ac domini Venetorum communi consilio, cum tamen nos ac ipse dux et dominium Venetorum guerram et expeditionem praedictam continuaremus prout in articulis et instrumento desuper confectis plenius continetur“ ; *ibid.* B. 855, 1602 7.

3. „Ipse dux tali morbo aut impotentia corporali gravatus foret quod iudicio hominum, etc. Quo casu tamen, pro ejus excusatione, non tamen minori numero quam in dieta mantuana per suos tunc oratores oblate fuerunt, ad ipsam expeditionem transmittere“ ; *ibid.*

un traité formel avait été signé pour trois ans contre le „Grand Turc, usurpateur de la Grèce“¹.

Le Pape mourut sur le rivage de l'Adriatique sans avoir vu la Mer d'Orient; le duc Philippe n'eut pas l'occasion de mettre en branle sa chevalerie, prise dans la poursuite d'autres projets dans sa propre maison. Mais l'ancien esprit d'aventure chrétienne s'était de nouveau réveillé. Les deux dernières des lettres que nous publions en font la preuve.

La première, due, comme l'autre aussi, à Antoine de Palagio, ce vieil observateur des choses orientales, présente d'abord les épisodes d'un second „voyage“ d'Afrique, du côté de „Tunes“.

Il est question d'une nouvelle „course“ de piraterie vengeresse contre les Mores, sur la côte d'Afrique. On sait par Wavrin que le capitaine de la flotte, Antoine, bâtard de Bourgogne, accompagné, entre autres, de Simon de Lalaing, secourut Ceuta attaquée par les Maures². Ces événements eurent lieu en 1464.

La lettre passe ensuite aux efforts du Sultan pour rendre les Hospitaliers ses tributaires, aux affaires de Chypre, et elle présente le martyr du comte de Jaffa, pris par les Turcs, qui préfère mourir dans les tourments, pour ne pas faire de son fils l'esclave des Infidèles.

On a un portrait du roi Jacques de Lusignan, riche des revenus de Famagouste et disposant d'une flotte importante qui ne compte pas moins de neuf galères. L'auteur de la lettre sait que ce prince a commencé par le massacre des Mamelouks se trouvant dans ses États et il ajoute le récit d'une tentative d'assassinat de la part d'un envoyé du „capitaine“ de Damas, frère d'une des victimes.

L'intérêt du correspondant bourguignon revient sur Rhodes dans la lettre suivante, datée du 9 février 1466. Les négociations avec le Sultan, qui tient à son exigence

1. *Ibid.*, 855. 16. 030.

2. II, pp. 321—322.

d'avoir un tribut annuel de 4.000 ducats, sont largement exposées. Terrifié, un marchand génois, qui avait été envoyé en ambassade par le Grand Maître et le Conseil, le promet, mais le gouvernement de l'Ordre le désavoue formellement devant l'ambassadeur turc député pour l'accomplissement de la promesse ; le Grand Maître Orsini et ses conseillers prêtent serment sur les Évangiles qu'ils n'ont jamais accepté cette situation et qu'ils préfèrent mourir plutôt que s'y prêter. Une guerre est donc à attendre de ce côté-là. Comme il n'y a pas de préparatifs ni contre la Hongrie, ni contre les Vénitiens en Morée, ni contre le Caraman, Rhodes devra être le but des prochaines hostilités.

D'autres renseignements sont compris dans cette lettre d'information. On apprend que le roi de Hongrie, Matthias, a fourni de troupes ses places en Bosnie, que le Sultan Mohammed est devenu très gros par les artifices de quelqu'un qui se montre incapable de le rendre plus maigre — de fait les médailles du Conquérant le représentent lourdement obèse — : il serait comparable à „messire Bauduin de Noielle, mestre d'ostel“, bien entendu : à la Cour de Bourgogne. Le conflit entre les fils du Caraman, le bâtard recueillant l'héritage, est exposé ensuite d'une façon concordante avec les autres sources. Et, comme on pouvait s'y attendre, „An thoine du Paiage“ semble exhorter l'Occident, Bourgogne en tête, à l'œuvre sainte de la croisade. Les Turcs ne disposent que d'une flotte tout-à-fait inférieure, à peine peuvent-ils armer trente galères et soixante à soixante-dix fustes, sans compter que les „maronniers“ pour l'équipage lui manquent trop. Pour Rhodes c'est cependant un danger.

L'Ordre devait cependant se défendre par ses propres moyens. Car dans une dizaine d'années cette puissance bourguignonne, entre les mains du Téméraire, ira se briser au profit d'une dynastie étrangère n'ayant rien du noble romantisme qui avait donné un élan de revanche chrétienne au bon duc Philippe.

DOCUMENTS

I.

1444—1445. — *Rapport bourguignon sur des combats de croisade à Rhodes, dans la Mer Noire et sur la côte de Barbarie.*

L'an mil CCCXXL, monseigneur de Bourgogne estant à Chalon, vint à luy ung ambassadeur de part l'empereur de Constantinoble qui luy presenta de part ledict empereur plusieurs reliques et luy requisit aide et secours contre les Turs, lesqueulx luy faisoient grant guerre et s'apareilloient de faire ancores plus grande et, après plusieurs remonstracions et requestes mondit seigneur lui acorda pour aler à son secours sa grosse nave armée, sept gualères et une gualiotte, lesqueulx yroient en son aide avec ung legat et armée que nostre Saint Père Eugène y anvoioit. Et, pour armer quatre gualères, anvoia mondit seigneur, monseigneur de Wavrin à Venize et anvoia messire Joffroy de Thoisy à Nyce en Provence, où estoit sadite grosse nave et trois gualées et une gualiotte que là avoit fait faire. Lesquelles ledit messire Joffroy de Thoisy fist prestement très bien armer et, pour ce qu'i[l] savoit que ladite armée de Venize n'estoit ancores preste, courut toute la Barbarie depuis [B]one jusques à Auffrique, où y gaigna plusieurs navires, et de là traversa à Corfo, y cuidant trouver ladite armée de nostre Saint Père et ledit monseigneur de Wavrin, lesquelz ancores n'y estoient, mais là fut acertenés ledit Joffroy de Thoisy que le Souldan atout grande puisance anvoioit asseger Roddes, lesqueulx avoient très grant besoing d'estre secourus, car sans avoir secours estoient en voie d'estre perdus. Pour quoy ledict Joffroy avec les trois dictes gualées et la gualiotte moult bien armée tyra ativement celle part et trouva ladicte cyté très devisée, car monseigneur le maistre dudict Roddes n'avoit des frères de son ordre pas deux cent, que vieux

que jones, et ces sodoiers, lesqueulx estoient de pluseurs nacions. guères n'avoient bonne voulenté d'atandre le dict siège, et, pour avoir couleur de eulx en aler, pour ce que ilz scavoient que mondict seigneur le Maistre n'avoit point d'argent, luy demandoient la paie de quatre ou cinq mois ou autrement ilz s'en vouloient aler. Ledit Joffroy, arrivés en ladicte ville, fust prestement informés des choses dessusdites, pour quoy anvoia devers mondit seigneur le Maistre luy dire que l'y vouloit aler faire la reverence et luy dire aucunes choses, presens les nacions et les principaulx de ladicte ville, en luy priant que il les feist assanbler. Et, se fait, present tous, luy presentera de part monseigneur le duc mille combatans estans en ces navires et que, supposé que tous eulx abandonnasse ladite ville, à l'aide de Dieu il la garderoit et en rendroit bon compte; desquelles paroles tout le peuple fust reconfortés et ceulx desdictes nacions confus. Et, pour ce que ilz ne savoie où estoit ladicte armée du Souldain, le lendemain se party ledit Joffroy pour scavoir où elle estoit; laquelle il trouva eu Turquie, à LX miles de Roddes, où ilz avoie deschargés et affutée leur grosse artillerie, afin que n'y failly riens quant ilz viendroie audit siège. Et tantost les gualères dudit Joffroy s'apochèrent d'eulx, à la sye, la poupe devers eulx; lesquelles gualères estoient très bien artilés, et especialement de canons, desqueulx toutes les chambres estoient pareilles et propres pour chacun canon et ne tyroient que des canons de ladite poupe et s'aidoient de toutes les chambres des aultres canons, pour quoy de chacun canon ils tyroient presque aussy tost que d'une arbastre: cy en tyrèrent tant que ilz leur tuèrent assés de leur gens, et entre les aultres ung de leurs amiralx, car à tyrer en leur flote, laquelle estoit sarrée, ne pouvoient faillir, et les nostres gualées estoient esparses, et pour quoy ne les pouvoie cy bien assigner; pour laquelle chose toute la nuyt rechargèrent leurs chevalx et leur dite artillerie, et au matin fyrent voele et vindrent devant Roddes, où ilz myrent le siège, et l'aultre jour ensuivant leurs bombardes et bricoles prestes pour gecter et, tout ainsi que ilz se logoient, ledit Joffroy logoit ces gens devant eulx entre la fausse et la vraye muraille et ly se loga devant leur capitaine. Et chacun jour y eu saillies, es quelles furent mors pluseurs, d'ung costé et d'aultre, plus beauctost desdits Sarrazins que des nostres, car durant

ledit siège, qui dura XL jours, n'y eu ung seul homme pris à mercy. Or avint que après plusieurs jours de plusieurs bombardes ilz eurent batuz ung grant pan de muraille, tellement qu'elle estoit au cheoir et, elle cheue, eulx tous prest pour assaillir. Pour quoy ledit Joffroy toute la nuyt fist apourter de grans sacs de coton et les fist par cy bonne manière atacher à ladite muraille que depuis cos de leurs dictes bombardes n'y povoie grever. Et lesdits Sarrazins, veans se, fyrent affuter partie de leurs dites bombardes sur le mole Saint Nicôlas pour destruire les naves et gualées estans ou port dudit Roddes. Et là les faisoient garder par aucun nombre de gens, esperant que, se grant charge leur venoit de ladite ville, que, par ung passage qui estoit près de la tour, l'ost les povoit secourir. Or fu, par nécessité, concluse la saillie pour guaigner lesdites bombardes, car autrement tous lesdits navires estoient destruis. Et, pour ce que ledit passage estre bien gardés, où povoit seurement guaigner lesdites bombardes, on bailla audit Joffroy et à ces gens la charge de garder ledit passage, lequel ne l'andure refuzer. Et, pour le secourir quant la grant charge viendroit, on ordonna le chastellain d'Amposte atout six vint hommes, lesquieulx se tiendroient à my bout de ladite ville et dudit Joffroy pour estre (coupé à la reliure)... ladite saillie fust sur le befroï¹ et chacun ala où il estoit ordonnés, et toute la puissance desdits Sarrazins vint audit passage et dura tant le debat que trait failly d'un costé et d'autre, et tellement que après ledit trait failly ilz combatiren, plus d'une heure audit passage aullances et aux espéet et cy longuement que lesdites bombardes furent ammenées en ladite ville et que ledit castellain, qui les devoit secourir, fut retrait, cuidant, pour la multitude desdits Sarrazins, que ledit Joffroy ne ces gens ne se peussent jamais retraire en ladite ville. Toutesfois par la grace de Dieu ilz se retrairent sans grande perte et apointèrent Perre de Moroges, nepveu dudit Joffroy, lequel estoit bien fort blessés. Car en ladite besoigne ils fist très vaillamment, et fust cedit Perre² deux fois pris et recôs; le sieur de la Hamarde, ledit Joffroy de Thoisy, Guillaume de la Baulme ilz furent chevaliers et plusieurs aultres.

1. Éd. Mlle Dupont: vespre.

2. Éd. Mlle Dupont: jour.

Ce fait, lesdits Sarrazins conclurent d'assaillir et firent leur abillemens et fagos pour amplir les fossés, et ung jour, au soleil levant, venoient pour assaillir à grant son de trompectes et de tabors, et leur capitaine tout le premier. lequel devant ledit Joffroy de Thoisy droit sur le bort du foussés d'une colourine fut tués ledit capitaine, lequel amportèrent; luy mort, les aultres eurent le courage perdu et, sans faire grant sanblant, chargèrent leurs baghes et de nuyt montèrent en leurs navires et tantost furent en leurs contrées, car ilz eurent bon vent. Ledict siège levé, ledit Joffroy de Thoisy ammena lesdicts gualées à Constantinoble pour ledit legat et monseigneur de Wavrin, pour les aider à garder le destroit, et là furent tout l'iver, faisant guerre aux Turs, auxquieux ilz eurent plusieurs estamuches. Et. l'esté au suivant, coururent toute la Mer Maior et prirent sur lesdits Turs plusieurs navires et ung chateau nommé Onyo, lequel ilz brulèrent. Et de là alèrent veoir l'empereur de Trapezonde, et passèrent oultre en ung lieu appellé lo Vaty, cuidant là prandre plusieurs Tartres, lesquieux amainent là de Sammaqui les soies, et se soir-là y estoit arrivé le prince du pais atout environ six cens hommes, lequel prince on appelle Patano Guoriely et auls point du jour descendy (coupé) ledit Joffroy de Thoisy atout deux cens hommes, cuidant forny son amprise. Y ne fut guères jour quant il treuva ledit seigneur avec ces gens au devant, tous prest pour combatre, et, pour ce que lesdites gualées estoient loing, furent contraint de les combatre, car ilz ne s'y povoient retraire. Et tellement combatirent que ledit seigneur et cesdites gens furent desconfis et s'enfuirent, et deux de ces principaux barons mors avec plusieurs aultres, et depuis se ralièrent et vindrent derechef combatre. Et, pour ce que lesdites gualées estoient aprochées les navires des nostres, cy commansèrent à retraire, et aucuns aultres, et tellement que, à la fin, ilz laissèrent ledit Joffroy de Thoisy tout seul; lequel fut pris et navrés. Et depuis sa prise fut doucement traictiés, car, nonobstant que en cedit pais que l'on appelle Mygrelye soient estranges gens et d'estrange vie, toutesfois entre eulx cely s'est deshonorés qui aroit mal traicter ne faire vilonnie à ung prisonnier. Ledit Joffroy de Thoisy y demoure prisonnier tout le mois de may, et, pour la doubte qu'ilz avoient desdites gualées, lesquelles faisoient grant guerre audit

pays, et par le moyen dudit ampereur de Trapezonde ledit Joffroy fust delivrés, moyennant que il promist que desdites galées ne seroit faicte guerre audit pais, et de là retournèrent à Trapezonde, vers ledit ampereur, lequel les receu très honorablement et leur fist de beau present : en laquelle cité trespassa Perre de Morages, d'une plaie qu'il avoit eue en Turquie. De là alèrent lesdites galées en la mer de la Tane, en ung lieu nommé Copa, où ils prirent environ quatre cens Tartres, et de là retournèrent à Cafu et à Constantinoble, où ilz trouvèrent lettres par lesquelles mondit seigneur le legat et monseigneur de Wavrin le mandoient, lesquieulx estoient en la Dunoe, où ilz alèrent et aidèrent à prendre aucunes places que lesdits Turs tenoient ou grant preiudice des Hongres et des Walacques. Et de là retournèrent au Tenedon, et se departy ladite armée, car ledit legat et monseigneur de Wavrin alèrent à Venise desarmer. Et lesdites galées de mondit seigneur le duc alèrent contre toute la coste d'Egypte et de Surie, où ils prirent plusieurs navires, et, devant Barut, à ung matin, trouvèrent la gualiache du Souldan, laquelle estoit à la voele et, tantost qu'elle les vist, s'en retourna audit Barut, et là la tirèrent le plus près de terre qu'ilz pourent et le plus près de la tour, et y entra des gens de ladite ville tant que y leur sambloit que en y avoit assès pour la deffendre de dix galées, considéré aucy que de ladite tour et de la terre la deffandroient de trait de canons et de perres. Lesdictes galées des Bourguignons s'armèrent et myrent en point pour assaillir, et l'assaillirent, et par l'espasse de cinq eures, et tellement que, après se que tous ceulx estans en ladite gualiache furent mors ou blessés, ilz la guaignèrent et ammenèrent en Chipre. Dont entre lesdits Mores de tour ledit pais fut grande renommée de l'oultrage et assault ilz havoient veu faire en prenant ladite gualiache, car, considéré les gens et estans et qui la deffendoient, jamais n'eusse pensé que trois ne quatre galées l'eussent assailly ou lieu où elle estoit. Et de là lesdites galées prinrent leurs chemins pour venir desarmer à Marseille, et, en venant, courrurent la Barbarie depuis le mont de Barque jusques ou gouffre de Tunes, où ils prinrent plusieurs petis navirre; et, à ung matin, trouvèrent deux grosses naves de Mores, et ne faisoit goutte de vent. L'assault fut donné à la plus grosse, et tantost fust prise, et ceulx

de l'autre dite nave, quant ilz virent leurs conserve prise, mirent le feu en la leur et ou palesquarme, s'enfuirent en terre.

(Bibl. Nationale de Paris, français 1278, fol. 127-129; édition de Mlle Dupont, *Anchiennes Croniques d'Engleterre par Jehan de Wavrin*, III, Paris 1863, pp. 151-159.)

II.

3 février 1443. — Lettre du Franciscain Barthélemy de Gènes concernant les combats entre Turcs et chrétiens sur le Danube.

Au reverend père en Dieu, monsieur le prieur de Saint Jehan de Jherusalem.

Reverend seigneur et père en Dieu,

Pour ce que naigaires vous m'avez prié et requis, en parlant et merveillant des Turcs, lesquelz ont eu moult de victoires sur les chrestiens ou temps passé, et encores portent moult de dommaiges continuelement, dont c'est pitié, si comme je puis savoir et veritablement dire et recorder, comme celui qui à mes yeulx en ay vu très grant partie, depuis le temps que j'ai demouré en nostre couvent des frères mineurs en ceste cité de Constantinoble, tant par la relacion certaine des marchans venisiens et genevoys, lesquelz sont continuelement par toute Gresse et Turquie faisans leurs marchandises, comme par mes frères les religieux de Saint Franchois, demourans ès couvens à eus ordonnez ès paiz dessusdis, je voulsisse mettre par escript et envoyer par devers vous les maulx qu'il ont faiz aux chrestiens, avecque les remèdes que on y peut mettre avec l'aide de Dieu. Combien que à ce faire je me repute peu souffisant, car X ou XII jours despassé à peine poroient souffire à ce que la quarte partie de ce qui est advenu par deca, depuis, sans plus, que moy et mes frères y sommez venus, je vous peusse declarier ne rescripre, toutesvoyes vostre prière m'est commandement à ce que, pour vostre plaisir, je essayeray aucunes choses escripre summerement, par lesquelles vous aurez l'entendement d'aucunes aultres touchans le bien de la chrestienté, et du resister aux maulx que les Turcs on fait.



Si vous plaise savoir qu'il y a maintenant six ans que nostre Saint Père le Pape Eugène quart nous envoya en Constantinoble, nous XXX frères mineurs, desquelz une partie je retins avecq moy en ceste cité de Constantinoble, où vous meismes avez veu nostre monastère reedefyer : mais, quant au fait principal des Turs dont je veuil parler, sachiez veritablement que, depuis six ans en chà que nous sommes demourans yci, en ma concience vous est certiffié, et Dieux le scet aussi, je le scai par le tesmoignage des marchans venisiens et des Genevois, et de mes frères qui demeurent à Andrenopoli, où est le principal siège du Turq, lesquelz frères ont demouré illec par longtems, que les Turs, en l'espasse de six années derrainement passées, ont ravi en terre des chrestiens plus de IIII^c mil chrestiens, tous fais leurs esclaves, ont mis à mort et destruis tant des royaumes et pais de Servie, Sclavonie, Dalmachie, Valachie, Transilvanie, Bulgarie, Bosnie et, par especial, du royaume de Hongarie et de Saxonie, sans ceux qui estoient vielles gens et malades, qu'ilz ont occis et decolez pour ce qu'ilz ne les pooient emmener, et sans villes, chasteaulx et citez qu'ilz ont destruis totalement avecq le pais d'entour, qu'ilz ont aussi perdu par feu et flame ; laquelle cause nous meismes avons veu à nos propres yeulx et veons tous les jours ; laquelle chose veoir par pitié seroit à celui la mort plus agreable souffrir que de le veoir ou avoir veu, especialement les povres chrestiens et chrestiennes mener en servitude, en cordes, en chaines de fer, liés, acouplés parmi ceste cité, parmy les loges des marchans venissiens et genevois chrestiens, cent LX l. plus et mains, très amèrement, et comme tous les jours, par X ou XII Sarazins, sans contredit, tout ainsi que on maigne bestes au marchié, plourans et gemissans douloureusement, requerans merchi à Dieu et prians aide aux chrestiens où ilz passent, sans ce que nulz ce véans ose dire mot ; mais plouroient icheulx marchans chrestiens et nous, qui ce veysmes, très amèrement, de la grant pitié et confussion des chrestiens, regardans au contraire pour la pitié, douleur et compassion d'eulx. Avons ossi veu les petis enfans et jones pucelles mener et porter ès caiges, si comme l'en porte les oysiaux au marchié sur cars et sur chevaux, dont la pitié est moult grande à regarder. O ! regard tres piteable !, o ! inconvenient, triste douleur et miserable ! Car, de tant grande mul-

titude de chetis chrestiens, pou en y a au jour de hui qui n'aient, par forche, renié la foy et soyent faiz très mauvais et crueux Sarazins. Et ce n'est pas avenu seullement depuis six ans, mais continuellement depuis IIII^{xx} ans ou environ que le Grant Turq est passé en Gresse par le destroit de la Grant Mer et par le bras Saint George et la Dunoe, et que, par force, sans grant resistance des empereurs de Grèce ou des chrestiens, ilz ont desolé et destruit innumerables provinces, cités et royaumes, si comme les royaumes de Trace, de Macedone, de Boeme ou Boecie¹, de Emathie, de Evila², de Elespond, de Tessale, de Servie, de Bulgarie, de Sclavonie, de Albanie et de Bosnie, et toute la grant et la mendre Valachie, et, par especial, en grant partie de royaumes de Hongarie et Saxonie: èsquelz pais, royaumes et provinces ilz ont destruit et mis à nient très grand foison de nobles citez et très poissans anciennement, lesquelles n'apèrent po ou neant, et y sont deffallis les chrestiens qui habiter y soloient, et les Sarrazins augmentez et moulteplyez, que, se Dieux par sa pitié n'y pourvoit, plus n'y sera memoire ne nommé le nom de Nostre Seigneur Jhucrist. Èsquelz pais jadis soloit estre la foy chrestienne et l'Eglise très hautement honorée; et n'y a point II^c ans qu'il n'estoit nouvelle en tout le monde turq, senon d'aucuns larons qui habitoient ès montaignes de Damast, en deux villes seullement, pasteurs de bestail et tenans la loy de Mahomet, dont les empereurs et les grans seigneurs ne tindrent conte. Et mesmement ou temps de Godeffroy de Buillon et de Bauduin, son frère, conquereurs de Jherusalem, iceulx Turcs eurent commencement, et, comme larons et mescreans, ilz ayent pou à pou, de ce temps-là, acquis plusieurs grans pais sur la chrestienté, par nos pechiés et que Dieux l'a permis.

Et tant ont acquis, qu'ilz ont en leur sugession toute la Grèce, et, par especial, Ayse la Mineur, où estoient jadis ces nobles citez, c'est assavoir dont est memoire en l'Apocalipse, Èfèse, Smirne, Pergame, Philadelphie, Leodicie, Thyatire, et, de l'autre lez, jusques en Antioche et en Éthiope, encore jusques en Perse, et, d'autre part, jusques à Damast et Trapesonde sont surmontez, et telle-

1. Béotie.

2. Probablement Abydos!

ment multipliez, qui sont innumerables peuples mescreans, appelés Turcs, hommes rudes et bestiaux; au commencement sans armures et sans aucune science, et, pour voir dire, sans apparence d'hommes, de fet habitans montaignes et gardans leurs bestes, lesquelz, pou à pou et que on n'y a point pourveu, sont venus à telz hauteesses et grandeurs qu'ilz ont soubmis à eux roys et empereurs, et ont acquis si très grans richesses des despouilles des chrestiens, par leurs rapines, qu'ilz ne se vestent et ne se aournent fors de or et de pieres prechieuses. Et ne y a, à paine, celui d'eux qu'il n'ait au mains VI, VIII ou X esclaves, jadis nobles chrestiens, qu'ilz les servent en leurs luxures et en leurs delices, très vilement et honteusement, gardans aussi leurs pourcheaux, et labeurent leurs terres et leurs vingnes, et ilz demeurent en solaz et en esbatement, reposant en leurs luxures et delices entre leurs femmes, ou millieu de leurs richesses, sur tapis, cousins et aournemens de soye, d'or et d'argent et diverses manières de precieuses choses. Et, comme cose non à croire, ne vont, se peu non en guerres, mais y envoient leurs esclaves, pourquoy tant de maulx, lesquelz sont avenues en chrestienté par eulx, est empartie par leurs esclaves, qu'ilz ont fait de, chrestiens, très mauvais Sarrazins, quant ilz les ont prins en guerre. Las! les pechiés des chrestiens, à quel fin nous menez-vous? A quelles misères et reproches sommes-nous soubmiz que tant de royaumes sont à eulx sugiés et conquis? Et mesmement le Saint Sepulcre en Jherusalem, que les très ors et vilains porcs Sarazins tiennent des mains aux chrestiens en si grant vilté, reproces et dehonneur, que Dieux le scet. O! princes chrestiens, que faites-vous? Pourquoi dormez-vous? Pourquoi derompez-vous et froissiez l'un contre l'autre vos armures, et vous consumez en vous-mesmes, qui porriez, se vous volliez, acquerir et sousmettre à vous tout le monde? Quelle raison en rendrez-vous à Dieu, à jour du Jugement, de ce que souffrez ainsi perdre la chrestienté par les très mauvais ennemis de la foy, et perdre tant d'ames devant vos yeulx? Regardez vos devanchiers, et tous ceulx qui, pour loenge humaine ou pour avoir gloire mondaine, si comme les Rommains anchiens, lesquelz firent les grans conquettes! Regardez aussi Charlemaigne et le roy saint Loys, et aultres chrestiens de noble memoire, lesquelz, pour le nom de Jehucrist et pour sa foy, firent tant d'ar-

mes, non pas pour acquerir gloire terrienne, mais la gloire éternelle et retribution divine! Et se, pour l'amour de Dieu, ne volez guéroyer, ou doutez vostre sang espandre, mais pour et desir d'acquerir honneurs et richesses terriennes, ou grans royaumes et empires, veez jà prez de vous le Turc et le Soudan, voz ennemiz, contre lesquels vous doivent mouvoir foy, pitié et nécessité de garder la chrestienté. Que, se foy et pitié vous muet, vous avez honneur, gloire pardurable; et, se vous amez plus à avoir grans richesses, grans seignouries et terriens honneurs, ici les poez très legierement avoir et acquerir. Certes les richesses et grans avoirs sont icy sans nombre et sans mesures. Pourtant hastez-vous de tout avoir de mains aux larrons et ennemis de la foy; car tout est vostre, se vous vollez et vous y avez le couraige. Mais que vault exhortation humaine! Je croy que je jette mes parolles ou vent, se Dieux proprement, de sa grace, n'esmuet les coers des poissans et catholiques prinches qui leur soit vray et traduiteur. Mais, certes, les pechiez nuisent et encombrent; et, toutesvoies, la divine bonté ne regarde mie tousjours ne ne pugnit les maulx que nous faisons; mais, seloncq sa très grande misericorde, nous voelt tous estre sauvez; car il ne delesse point cheulx qui ont en lui parfaite fiance, ne aussi il ne delessera jà sa foy tout perir. Si est très bon d'esperer en lui toujours, et très humblement demander san ayde. Car lui, qui est fontaine depitié et toudis est prest de aidier et relever ses povres humiliés et qui sont en doleur, en tristesse, a, en ce present an, donné victoire aux chrestiens et vaincu ses adversaires, les ennemis de la foy. Car, ou quaresme, l'an M. III^e et XLII, le Turq, pour voloir du tout destruire le royume de Hongarie, envoya très grant et très poissant nombre de Turs oudit royaume; et, comme ilz eussent, si comme ils ont acoustumé, eslevé et prins moult grant nombre de chrestiens, ainsi, comme à leur retour, les Hongres, à l'aide de Dieu, les assaillirent, et en occirent XXXVI mille. Et fu ou dimence de la Passion, par la grace de Dieu, lequels soit beyneis, qui les ennemis de la foy nous a mis en nostre main. Laquelle nouvelle venue au Turq, qui de ce fut moult esbahy et moult courouchié, manda querir le seigneur de Valaquie, lequels est son serf, et neantmoins chrestien, nounné Diracule; le rechut honnora-

blement au disner, et ses barons qu'il amena avecq lui; puist le fist mettre prisonnier, et, depuis, l'a fait decoler, disant qu'il estoit sachant de la desconfiture faicte par les chrestiens. Et ce a esté fait à Andrenopoli, où il ha ossi prins tous ses barons de leurs terres et donné aux Turs où il a volu, et puis a envoyé ung seigneur turq en Valachie pour prendre la seignourie et gouverner le pays pour lui, avecq XII^m Turs, ausquelz les Hongres, avecq l'aide de Dieu, et ceulx dudit pais de Valachie, ont tellement résisté que toute ceste multitude de mescreans a esté mise à l'espée, sans nulz reschapper. Loez en soit Dieux de tout! Amen!

Quant le Turq a ce entendu, de grant orgueil et de grant yre s'est eslevé très fierement, et toute sa puissance, toute sa chevalerie et ses aliez a mandé, tant en Grèce que en Turquie; tant qu'il assembla très grant ost, poissant et fort, environ C et IIII^{xx}^m. combattans, lesquelx it envoya en Valachie. Et commanda que tout ledit pais fut destruit par feu et par espée, et prinsent et emmenassent ce qu'ilz poroient des prisonniers. Et, quant ce vint à leur congnoissance, moult piteusement et humblement promirent au Turq obedience, requerant paix: lesquelz ilz volt oir. Et veci la divine bonté, qui seront tousjours en nécessité: ilz s'assemblèrent en leurs montaignes, et les Hungres et les Poulenoys avecq eulx, contre les Turs, et là fut commenchié cest cruelle bataille par longue espasse, mais en la fin la victoire est donnée à Dieu; car tous furent desconfis. Si en ot de mors LII^m, sans ceulx qui furent prins et mis en fuite: de leurs pavillons et tentes y demoura environ V^m chameux et chevaux sans nombre, et grant partie des fuians se noyèrent en la Dunoe, si que peu en retourna qui portassent la nouvelle au Turc. Et, quant il la sceut à paine que il n'issit hors du sens et que, de grand douleur, il n'ait rendu l'esprit; mais se vesti de noir, et, par l'espasse de III jours, ne beu ne ne manga, ne parla, fors seulement ce mot-cy, souvent repliquié: „Le temps est venu que Dieux aura osté le glaive de nostre main“, eu jettant par grant ayr son bonnet contre terre.

De laquelle victoire ceulx de Valachie, et mesmes les pasteurs d'avant le pays, sont tous riches: et ne vestent que robes de soye et de drap d'or des despoilles et vestemens des Turs desconfis, qu'ilz avoient porté par grant

benbant avec eulx. Si ont prins, depuis, les chrestiens y grant coer de là environ, qu'ilz se sont assamblez et ont passé jusques à Andrenopoli et y ont prins plusieurs villes et chasteaulx, et le pays d'otour ars et brulé: et ce, du moys de septembre l'an XLII, le II^e jour dudit mois. Ausquelx le Turq, voeillans resister, envoya contre eux XV^m Turs, au mains, pour tenir le pas, que nos gens ne peussent repasser; lesquels, par plusieurs estours, furent tous desconfis et mis en fuite, et plusieurs mis à l'espée et ocis en fuiant: desquelx victoires Dieux soit loez et beneys, amen!, qui ceste oeuvre a commeuchié et la parfera par son plaisir.

Et maintenant dist-on que grosse armée de chrestiens se fera o present tamps contre les Turs, lesquels sont fort afoiblis, s'il ne vient secours d'outre la mer. Et que feroient XX gallées pour garder le destroit? Je vous di, très cher seigneur, que X galées souffiroient, à présent. pour garder le pas contre eulx qu'ilz ne passassent par dechà. O reprochie et maudite division! La mauvaise division chrestienne, qui est cause de tant de mauux et a esté! Certes, sire, les Turs ont si très grant peurs de la venue des chrestiens contre eulx, que seulement la renommée desdites galées fust qu'elles venissent, il est creable qu'ilz s'enfuiroient; et, se le Turq perdoit hui la Grèce, il perderoit après tout ce qu'il tieng en Hongarie. Vous savez assez qu'il y a deux Turs ennemis du Grant Turq: c'est assavoir Carramannus et Affendrami¹. Chacun d'eux est riche et poissant seigneur: du Taberlan ne parle je point, qui est des deux le plus poissant, et du Grand Turq ennemi mortel. Pourquoi, se X gallées seulement estoient envoyez par decà, nulz ne set le grant bien que ce seroit. Et maintenant le tamps est très convenable que aucuns de grans et poissans princes chrestiens se meissent sus, avecq l'aide de Dieu, à recouvrer, non seulement la Grèce, mais la Sainte Terre, si comme firent jadis ces vaillans princes Godefroy de Buillon et Baudouin, son frère; laquelle recouvrance, s'ils savoient comment ce seroit legierement à faire, par l'aide de Dieu, je croy que tost y metteroient paine, et Dieux donroit la victoire. Car la renommée est, entre eux Turs et Sarrazins, toute commune que jà le tamps est venus qu'ilz doi-

1. Le Caraman et Isfendiar de Sinope.

vent estre destruis, seloncq le tamps que annoncha leur très faux et tres mauvais prophète Mahommet; laquelle destrucion puissons voir en nostre temps! Ce nous octroie le Père et le Fils et le Saint Esprit, qui est bey-neis ou siècle des siècles. Amen!

Escript en Constantinoble, le III^e de fevrier, l'an M.CCCC et XLII.

Le tout vostre serviteur et orateur, frère Berthelemy de Jennes, ministre general de l'Ordre des frères mineurs, ès parties d'Orient.

(D'après le ms. 7445³ de la Bibliothèque Nationale de Paris, Mlle Dupont, *loc. cit.*, II, pp. 2-11.)

III.

7 décembre 1448. — *Lettre de Constantinople sur les événements de Serbie et de Valachie.*

Coye d'un'es lettres escriptes en Constantinoble, le VII^e jour de decembre l'an XLVIIJ.

(En marge:) Il faut mectre ce corier-cy avecq le voiage de monseigneur de Wavrin, l'an mil III^e XLVIIJ.

Primnes le jour de Sainte Croys, XIII^e de septembre, l'an dessusdict, le très victorieux chevalier nommé le Blanc, lequel est Vaivode de Hongrye, qui vault autant à dire comme mareschal, aconpaingna et mist ensemble jusque au nombre de quarante mile hommes, tant de piet comme de cheval, tant de Hongrye comme de Poulenne, de la Valacque et d'aultres pays, et avec la ditte armée amena de sept à VIII^e charios lyés de chaines de fer l'un à l'autre, ens èsquelx charios toutes les nuis ledit Blanc et son ost estoit logyé et achainié, et s'appellent lesdis charios vaghembours¹, et sur lesdis charyos à grant foison veuglaires et coulouvriues. Et en cheste manière ledict Blanc et sa puissance passèrent la riviere de la Dunoe.

Le Grand Turc jncontinent fut aci vray adverty que le Blanc, acompaignaient comme dit est, estoit passé la Dunoe en esperant de venir combatre ledit Turc. Et pour cheste nouvelle hastivement envoya messages par

1. *Wagenburg*, en allemand.

toute son obeissance, tant en la Gresse comme en son pays de Turquie, plus grant et plus exprès mandement que oncque n'avoit fait en son temps, et tant assambla gentz, que viex, que jouenes, que sa puissance au vray fu nommée et nombrée a III^j^e mille hommes.

Item, incontinent que le Blanc fut adverty au vray par certaines espyez et bon chevaucheurs que ledit Turc estoit aux champs atout sa grant puissance, ledit Blanc se desloga en moult belle ordonnance et tous jours atout son charoy, et tant chemine ledit Blanc que il approche à une journée près de ses anemiz, et la place où ledit Blanc se loga estoit à deux journées près d'une bonne ville qui s'appelle Souffye, en une champanye nommée Pristene¹, et là fut la bataille entre ledit Blanc et le Grant Turc, le jour Saint Luc, XVI^{ij}e jour d'otobre audict an, et à chely jour et audit lieu le Grant Turc asailli nos gens, acompaigniet de III^j^e mille hommez, et dura la bataille depuis VII^j eures au matin jusques entre 4 et V eures après mydy, et tant se combatirent que pour la nuit quy vint nos gens se retraitent en leurs charyos, et toute la journée nos gens ne perdirent point plus de XIII^j^e à XV^e hommes, et desdis Turs en chelle journée j morut III^j^{xx} mille Turs.

Item, quant les Turcs eurent avisé la manière que nos gens tinrent deffance, qu'ils s'estoient tous logyez dedens lesdis charroi, d'une partye desdiz Turcs assaillirent nos gens toute la nuit, lesquels y conquestèrent bien pro, car nos gens se deffendoient merueilleusement de canons, de couleuvrines, tant qu'ils firent très grand damage aulx Turs et pour cheste nuit ne firent riens.

Item, quant vint à lendemain, droit à l'aube du jour, et que le Grant Turc eult avisé la manière que tenoyent nos crestyens, luy atout sa grosse bataille et tous ses aultres gens qu'il avoit s'en vint de très grant oirre pour venir enclorre et assegier nos gens, et lui pooit sembler que, se une foys les pooit avoir encloz audit charroy, que il les avoit tantost affamés. Item, incontinent que le Blanc perchut venir le Turc, il s'appensa et advisa que, s'il estoit assegiés là-dedens, que luy porroit tourner à très grant damage, et prestement party hors de son charroy atout ses batailles, en très belle ordonnance, et vint assam-

1. Pristina.

blèr très baudement aux Turcs, et dura la bataille depuis le matin jusque entre deux et trois eures après mydy; lequel jour par droit compte y morut IIIj^{xx} XVIIj mille Turs. Et en la compagnie dudit Blanc estoient cheux de la Valacque, lesquels estoient environ X^m et, che veans que le Blanc estoit au deseure de ses anemis, par une malvaïse traison et envye, ycheulx de la Valacque s'enfouirent et abandonnèrent le Blanc. Et, quant ledit Blanc veyt et apperchut la fausseté et malvaïsté desdis Valacques, lui semble que très fort estoit sa puissance amenrye et ossy que ses gens estoyent las et travailliez. Il se retrait en ses dics charyos, car à l'eure n'avoit point plus de XX mille hommez avec ledit Blanc, et ossy pareillement les Turcs se retrairent en lor tentes, esperanz le lendemain de ravoïr derechief la bataille à l'encontre des nostres.

Item, le lendemain, devant le jour, de deux ou trois heures, ledit Blanc fist recoellier et troisser toute son artillerye et ses charrois et se party et mist à chemin, et vint à une ville qui s'appelle Bellograde, qui est à luy, laquelle est à IIIj journées de là où avoit esté la bataille.

Item, chedit jour matin le Turc se party de ses tentes et ordonna ses batailles, et vint tout droit ou champ de la bataille, ouquel lieu cuida trouver nos gens, et bien furent esbahis et ne firent point de poursuite, mais ilz trouvèrent les charetons des Valacques qui s'en estoient fuis, et les taillèrent tous en pièches, et, chertainement, se les Valacques ne s'en fussent fuis, le Grant Turc estoit desconfis sans nulle remède. Et perdy ledit Blanc en toutes les deux journées de VI à VIj mille hommes, que morts que prins, desquelz prisonniers s'en sont eschappé de la main des Turs environ quarante, et sont venus en Constantinoble, et s'en vont à Venize sur une nef qui les y maine pour l'amour de Dieu, pour retourner en leur pays.

Item, environ de XX jours après la bataille, le Grant Turc bailla à l'un de ses amiraux, lequel estoit fils au seigneur de la Valacque et est crestyen malvais, environ XXX mille Turs adfin que ledit fils du Valacque se tirast vers le pays de la Valacque pour à forche le conquerir et s'en feist seigneur, et le mettre en l'obeissance du Turc.

Item, ycelles nouvelles vindrent à la congnoissance dudit



Blanc prestement, et très hastivement assamble gens tant comme il en pot finer et tire vers le pays de la Valachie. Et trouva le fils du Valacque atout ses Turs. Ils se mirent en ordonnance de l'un cousté et de l'autre, et y eult très grosse bataille. En la fin furent les Turcs desconfis. Et y en morut en la plache XX mille Turs et le fils du Valach pris, et, incontinent que il fu pris, le Blanc lui fist crever les deux iex, et puis lui fist transchier la teste. Et maintenant le Blanc est seigneur de toute la Valachie, qui est ung tres grand pays.

Item, de là après ledit Blanc atoutte sa puissance s'est tret ou pays Servye pour ce que le dispot du pays avoit promis audit Blanc, quant ledit Blanc ala combatre le Grant Turc, que il lui enverroient XX mille combatans de son pays pour lui aydier, de laquelle chose il ne fist riens. Et pourtant le Blanc a livré et fait sy aspre guerre audit dispot qu'il a tout conquis son pays de Servye et mis en son obeissance, et le dispot prins, et luy a fait crever les iex et copper les deux mains. Et par aiusy est le Blanc seigneur du Servye, et dist-on qu'il assamble gens pour encore une foys combatre le Turc.

Item, ossy est vray que l'empereur de Constantinoble est mort, et trespassa la nuit de la Toussains, et est partye une nef de Candy qui virnt (*sic*) en la Morée pour querir le dispot frère de l'empereur, pour amener en Constantinoble. Et dist-on pour certain que le Turc s'est deliberé de faire guerre de tout aux Grecs, à ceulx quy en sont en son obeissance.

(Bibliothèque Nationale de Paris, français 1278 fol. 138—139.)

IV.

1458. — *Requête de Valerand de Wavrin pour ses dépenses en Orient.*

A mon très redoutté seigneur, monseigneur le duc de Bourgogne, etc. Supplie très humblement vostre très humble et obeissant sujet et serviteur messire Walleran, seigneur de Wavrin.

Que, comme il soit ainsi que environ a XIIJ ans ou plus, à son retour du voiage de Constantinnoble, là où



il vous pleust envoyer, commettre et constituer vostre capitaine general de toute l'armée et vaisseaulx que aviez en la mer de Levant, ledit suppliant pour les affaires de vostre grant nave qui estoit au port de Constantinoble devant Père, laquelle falloit monstrer kareine et arondir ou autrement elle estoit en voie de perdition, il convint audit suppliant et à Jehan Baiart, vostre receveur general de laditte armée, faire et finer grant finance, di et pour jcelle finance trouver ledit suppliant et Jehan Baiart engaièrent pour mil ducas une longue robe chargié d'orfaurie traingnant en terre, jcelle fourrée de fines martes et bordée de sebelines, une heuque d'orfaurie et environ cinquante marcs de vaisselle d'argent et plus, comme il apperra par ung billet escript et signé de la main d'un Genevois nommé Augustin Larca¹, lequel les rechupt, et lesquelles robe, heuque et vaisselle Olivier Marouffle, moyennant certaine grant somme de deniers qu'il rechut de vous, mon très redoubté seigneur, devoit dupeschier et delivrer nostre ditte grant nave et ledit robbe, heuque et vaisselle et les ramener et livrer en vostre port de l'Escluse en Flandre, desquelles choses il n'a riens fait, mais au preiudice dudit suppliant sont demourées sa ditte robe, heuque et vaisselle d'argent perdues et, non obstant que par pluseurs fois il vous en ait requis estre recompensé, il luy a esté respondu par Monsieur d'Authune, vostre chancellier, que ledit Olivier Marouffle estoit detenus prisonnier en la ville de Bruges et qu'il n'en partiroit jamais que prealablement ne restituast laditte robe, heuque et vaisselle d'argent, mais ledit suppliant a entendu et entend que jcellui Olivier est ung chetif qui n'a riens et pourriroit plus tost en prison qu'il en restituast ung denier, quy est au grant grief et preiudice d'icelle suppliant. Veu, mon très redoubté seigneur, que oudit voiage il exposa son corps et sa chevance à tous perilz et fortunes et engaiga ses robes, vaisselle et joyeux, il vous plaise, mon très redoubté seigneur, audit suppliant restituer sesdittes robes, heuque et vaisselle d'argent en la valeur de XIIJ^e escus d'or. Et offre ledit suppliant à verifïer tout ce que dit est par Jehan Baiart, Martin Fouse et Fautre Hollet, alors cleric de la despense de vostre ditte grant nave, et lesquels Jehan Baiart et ledit Fautre Hollet

1. Lercaro.

recheurent laditte somme de mil ducas et en font recepte, dont ledit suppliant sera de plus en plus tenuz et obligié à tousiours à vostre noble service et de prier Dieu pour vous.

(Archives de Lille, B. 853, 14. 563.)

V.

Vœu de croisade du duc Philippe de Bourgogne.

Coppie des offres et declaracion que Monseigneur le duc fist touchant le voyage de sur les Turchz. Il est disposé à passer jusques en Azye, se les princes chrestiens à ce se disosoient et que ces pays et signouries que Dieu luj a donné et commis à gouverner fussent et demouras-seut en son absence en seuretté et pour laquelle chose il a fait puis aucun tamps encà plusisseurs grant diligence, tant de grandes et puissantes armées sur mer comme de notables et sollempnelles ambaxades à nostre très-saint père le Pappe, à l'empereur et aux roys de Hongherie et Poulaingne et pareillement ausy au roy de France, d'Engleterre et d'Aragon et ailleur à plusieurs princes . . . Demeure et persevère en jcelluj plus que oncques mais.

Et dist premiers, que, pour l'onneur et service de Dieu, son benoit createur, et pour la deffence de nostre très sainte foy chrestienne et l'exaltacion du très-glorieux nom de Nostre Sauveur Jhesuchrist, s'il plect à l'Imperiale Maiesté entreprendre le saint voyage en sa personne, contre le Turcq anemy de la croix et de nostre dite très sainte foy chrestienne et soy faire chief de l'armée des chrestiens, comme à luj principalement appartient, mondit seigneur le duc luj servira de sa personne, acompaingnié de sa chevalerie en la meilleurre puissance que possible lui sera et n'y espargera corps, ne chevance, ne les biens que Dieu lui a prestés.

Secondement, il dist que, considéré que le royaume de Hongherie est plus proche du peril presentement, se l'Imperiale Maiesté n'estoit disposé en sa personne d'entreprendre ceste très sainte œuvre et le très excellent et très noble roy de Hongrie et Behaingne, anquel mondit seigneur est sy proche parent, que vous, messieurs, savès, se y voloit disposer et que, veu sa jeunesse et vertu, il

prinst ses premières armes et fait sa première armée en sa personne contre ledit anemy de Dieu et de nostre foy catholique, que luy seroit chose meritoire envers Dieu et à perpetuelle gloire en ce moude, mondit seigneur le duc luy accompaingnera de sa personne, garnj de gents le mieulx que Dieux lui en donnera puissance, et n'y espargera son corps ne sa chevance. . .

Souveingne — vous du sanc de vos progeniteurs cruellement par les mains des Turcs respandu et n'oubliez à le vengier avec l'injure de vostre saint et redempteur nostre très-benoit Sauveur Jhesuchrist que sur autres nacions à vous prochaines et voisines vous fait croistre et multiplier en prudence et en ricesses et éviter le très reprochable crisme d'ingratitude.

(Archives de Lille, B. 855, 16.028.)

VI.

9 février 1466. — Lettre d'Antoine de Palagio sur la croisade et les conflits entre le Soudan et les Hospitaliers.

Tres honnoré seigneur. Après toutes humbles recommandacions, plaise vous savoir que, depuis que je partis de Marseille pour aller envers la Turquie, je prins le chemin vers la coste de Barbarie, en laquelle j'ay passé grant temps et maingié, attendant quelque bonne aventure entre lesquelles, de celles que j'ay trouvé, ay prins emprès la ville de Tunes une petite navye de Mores et ving autre balleniés de Tunes, etc.

Et, quant aux nouvelles de pardechà, le Pape a envoyé au roy de Hongrie certain argent pour maintenir la guerre contre le Turc, comme luy avoit esté promis. Quant ledit Pape fu fait, et les Venessiens, quy pareillement le devoient faire, n'ont voullu le envoyer pour ceste anée. De quoy leur est partout tenu à graut mal, mais il le fault passer avec les autres chosez qu'ilz font, comme de ce qu'ilz ont fait en Roddes, ungs an a, qu'ilz brullèrent et coppèrent arbres tant qu'ilz en trouvèrent et enforchèrent femmes et hommes. . .

Et, à vray dire, la chose est tout corente maintenant par dechà entre les Venissiens et les Mores que je ne sauroie entendre, synon que ilz sont leurs esclaves, ou de

eulx ou de l'argent qu'ils ont, car toutes choses, sans en nulles exenter, qu'ilz demandent on leur envoie et porte, et sont aussy plainement en Barut les boutiques d'armures tenues par Venissiens à wis ouvert, comme se ce fut en Mellan ou à Bruges. Et en la Turquie les Genevois et Florentins ilz pareillement font leur fait à leur voullenté et aussy franchement comme en Bruges. En effect, je ne vois senon que tout va mal par dechà, et Dieu plaise que des marches de par delà soit la chrestienté secourue, car icy ay peu d'esperance. Le Turc est en traittié de paix avec Roddes, car maintenant a icy ambassadeur sien, qui y conferme, comme on entant, ladicte paix : ne scay qu'il fera, car il demande et le Grant Maistre ne veult donner, pourtant qu'il scet qu'il seroit par delà tenu à mal, s'ilz estoient tributaires. Et pour tant ne scay qu'il en fera, car je doubte que le Turc ne voudra passer, s'il n'a quelque chose, et, se Roddes ne donne, ne scay s'il yra mal entr'eulx. Non pourquant que, quelque paix qu'il y ait, le Turc ne regardera senon plus beau, et adont, ne laira pour paix de faire son fait, car en ly n'a riens de verité. Entre les Venissiens et ledict Turc a tousiours guerre, mais ne s'y fait chose que à conter face, senon que le Turc a fait tousiours ou par force ou par soubtilleté ses besongnes. Les Venissiens ne paient point, et par ainsy ilz n'ont nulluy de fachen avec eulx.

Est vray que ung conte de Jafe a esté prins en Turquie. Le Turc luy demanda s'il avoit enfans. Il dist que oïl, deux filz; adont luy dist le Turcq qu'il luy baillast l'un desdicts filz, et que il l'en laisroit aller. Il dist qu'il estoit contens et manda à Roddes à sa femme, que là estoit à cause de la guerre de Cypre, que elle luy envoiast l'un de ses filz, et il fut avisé que ce seroit mal faire et que ledict conte estoit jà veel, et qu'il valloit mieulx le perdre que ung josne enfant. Quant le Turc vit qu'il n'auroit point le filz, il manda au seigneur quiy le tenoit en prison que il le feist morir et le copper par la moitié, et le fist en pendre par les bras tout nud, et là fist semblant le maistre de luy bouter l'espée dedens l'estomacq. Et, quant ledict seigneur vit ce, la tempe (*sic*) monta amont, et tout à ung cop il luy donna ung revers, et le coppa par la moitié du corps. Et adont le prist-on, et assist-on le corps ainsy tout vif, et partant vif bien ardent; et là se restancha du sang, et fut grant temps qu'il ne pouvoit

morir, parlant et rendant graces à Dieu, quy luy avoit donné grace de morir en celle manière. Et en conclusion nous et les Turs meismes le tenons pour saint. Et pareillement se treuve que ceulx que ledict Turcq fait ainsy morir... (*sic*), qu'ilz ont ainsy ferme foy. De laquelle chose devons tous loer à Dieu, car c'est grande demonstration qu'il ne nous a pas du tout oubliés.

Et vray est, le roy Jaques est seigneur de Cypre, comme bien savez, pachifique, et a plus de rente que n'a eult roy de Cypre passé a IIIJ^{xx} ans, car il a Famagosse et tout le royaume, et se a IX gallez et aultres balleiners assez. Sur quoy nous pensons qu'il voudra faire guerre aux Mores. Car il est homme de courage et se luy veult l'adventure bien aidier; se ainsy est, sera à prisier. Depuis qu'il est seigneur du royaulme et de Famagosse, bien vous savez comment il tua tous Mamelus ou ung jour. Est advenu depuis que le cappitaine de Damas estoit compaignon ou frère d'armes du cappitaine des mamelus que ledit roy Jaques tua, et en fut tout courchiez que nul plus, et ordonna que ung mamelut vint en Cypre atout une petite fuste et en guise de marchand et pour ambassadeur du Souldan; et sailly en terre, et demanda le roy, disant qu'il vouloit parler à luy, et à nul autre. Et, quant le roy vit qu'il vouloit parler à luy, il se mist en estat real et l'atendy en salle entre ses gens. Et ledict Mamelus entra ens, et luy fist l'onneur à leur manière, et le roy à luy pareillement. Et, quant il eult ce fait, au lieu de tirer ses lettres de credence, il tira ung coutel, qu'il portoit couvert, et en fery le roy au col, et ce pourtant que son maistre l'avoit bien averty que ledict roy estoit tousiours armez et que il le ferist autre part que ou corps. Et aussy fist-il, de telle manière que le roy chut pour mort, et le mamelus tanstost despechiez par pièches. Apprès, le roy fu garir en trois sepmaines. Il me semble que ce se devoit conter avec les fais des Rommains. (Vo: Nouvelle de Levant par Messire Anthoine du Payage).

Comme il soit ainsi que par autres lettres, portées par le mesmes porteur chevalier de Rodes, vous ay escript de l'estat de par dechà, bien est vray que je vous ay escript que l'ambassadeur du dict lieu de Rodes estoit sur le venir, et encore à aucuns ay escript qu'il estoit venus, mès que je ne savioie pas encore chose que à la vérité osache (*sic*) escripre, et à ce pourtant que à la

fachon d'elles n'avoit ledit ambas-adeur encore pas rendu sa responce qu'il aportoit de Turquie, ne aussi l'ambassadeur du Turc n'avoit encore donné son ambassade qu'il aportoit de la part du Turc, son mestre; laquelle chose il fit ayer, qui fut le VIII^e jour de fevrier, l'an LXVJ.

Toutefois que je vous escripve est la verité: ce qu'il a proposé, ne demandé devant Monseigneur le Grand Mestre, ne devant son noble Conseil, il ne peut estre, car il n'y avoit se non eulx dessusdis. Mès je vous puis bien escrire ce que par diligense ay peu scavoir, et ossi que, posé que une chose se veulle tenir secrète, et par especial telle que ceste, il ne peut estre que par ung ou par aultres il ne se sache; et, sans nommer nulluy, j'ay esté avertis depuis yer de che qui s'ensuit.

Item, est vray que par ychy. devant fut envoyé devers ledict Turc ung ambassadeur de par la religion et, pourtant que audict Turc a tant peu de verité, que mesdicts seigneurs ne veullent mettre en adventure gens de grant autorité, ilz, pour celle cause, y envoièrent lors ung marchant genevois atout lettre de credense, comme est de coutume de ferre. Lequel Jenevois, pour pènes qu'il cult lors, dit au Grand Turc que le Grand Mestre de Rodes estoit contens de luy donner une somme d'argent, laquelle monte jusques à quatre milles ducas chacun an, en disant que celle dicte somme ne seroit pas en manière de tribut, mais en manière de present, et che disoit ledict marchant qu'il faisoient che à cause que de payer tribut ilz perderoient toutes leurs rentes de Ponent; et pour ceste cause il samble que ledict Turc fut content de che.

Item, que depuis mesdits seigneurs, est assavoir Monseigneur le Grand Mestre et son noble Conseil, ont envoyé ung autre ambassadeur. Lors est comme il pensoient estre les choses trettées; et ledict ambassadeur portoit aucune vaiselle de present, il est de coutume entre eulx de par dechà de ferre, car ensi le fet ledict Turc à eux, et toutes autres nassions à qui il a à pratiquer. Fust vray que ledict Turc envoya sur che ung ambassadeur devers ledict seigneur Grand Mestre et en compagnie de cheluy de Rodes; et vint ledict ambassadeur autans que j'ay esté par dechà. Lequel repliqua toutes les parolles que ledict Jennois avoit dit devant Mahomet-Bacag¹, lequel est grand gouverneur du Turc, et furent dictes plus

1. Pacha.

au long que je ne vous le puis descripre, en disant comment il estoit envoyé de par le Grand Seigneur pour savoir quelle chose ce poit estre que ledict second anbassadeur n'avoit porté ledict tribut par la manière que l'autre l'avoit promis par avant de leur part, et disoit ensi que, puis qu'il avoit esté promis, qu'il estoit de raison qu'il se tenist et qu'il venoit pour en savoir la verité de l'un ou de l'autre.

Item, que, après che an, mesdis seigneurs Grand Mestre et le Conseil regardèrent entre eulx dont telles promesses pooient venir, sachant tous que ilz onques ne pensèrent, ne accordèrent que telle chose fust otroiée, et, pour savoir la verité de che, ilz parlèrent audict marchant et lui dirent de fet qu'ils estoient advertis que telles paroles il avoit dites au Turc. Lequel marchant respondit qu'il estoit vray, mès que leur avoit tousiours chelé, pensant qu'il avoit fait mal, mès qu'ilz seussent qu'il ne l'avoit fet senon pour escaper de la mort, à celle heure, car il lui fut donné de si grant doubtes qu'il n'eust pas promis tant seulement chela, mès, s'il eust pensé escapper pour promettret toutes Rodes, qu'il l'eust fet lors et que, touchant ce, il savoit qu'il avoit mal fait senon que au mains il avoit respité sa vie d'autant de tamps qu'il y avoit depuis lors jusques à celle heure, en disant qu'il se mettoit en toutes justices et vollentez. Sur quoy mesdicts seigneurs eurent tel regard qu'il luy pardonnèrent, en donnant la coulpe à la peu de foy dudict Grand Turc. Car ce est la coustume que, si tost que ung ambassadeur ne luy dit selon ce qu'il demande, de leur mettre ung peu¹ par le fondement ou morir de quelque autre mort cruelle; par laquelle chose tous les autres criuement dès ichy en avant. Et, après celui marchant oïs, mesdicts seigneurs firent venir ledict ambassadeur dudict Turc et lui dirent en ceste manière: vous avez dit que ung nostre ambassadeur eust nommé a dit telle chose et telle et telle, et que portoit lettres de credensse de par moy et nos frères et compaignons. Bien est vray qu'il portoit lettres de credensse, mès telles choses je onques ne lui ordonnay, ne ossi n'ont fet mesdict compaignons et frères, et, afin que vous soiés de che bien atvertis et que en sachiés la relacion seure et que la opinion en soit du tout ostée, se vous en ferons cascun pour ce que lui touche serment sur noz saintes Ewangiles. Et adont fist venir Mon-

1. Un pal.

seigneur le Mestre les Ewangiles, et les tenoit le prieur de l'esglise de Saint Jehan de Rodes, et commença à mettre la main sur le liivre pour jurer. Et ledict ambassadeur du Turc. lequel est homme sage, entra avant et dit que luy soufissoit d'en avoir tant veu et qu'il n'estoit de besoing qu'il jurast plus avant, car sur ce qu'il avoit dit et fet, que le creit très bien. Sur quoy ledict Monseigneur le Grand Mestre responddit comme sage, et dit que le serment qu'il faisoit n'estoit pas pour contenter le Turc, mès qu'il le faisoit seulement pour son honneur, afin que on sout que telle chose il n'avoit fait, ne jamais ne feroit (*au dessus*: estimeroit); premiers morir. Et commença à prier et dit qu'il juroit sur saintes Ewangilles et serment tout acomply que telle chose comme sus est dicte il n'avoit jamais pensé, ne acordé, ne commandé, ne en apert, ne en couvert, ne ossi jamais n'acorderoit, ne consentiroit acorder. Et en conclusion dit que premiers encore morir de la plus cruelle mort qu'il se poroit dire. Et, après lui, firent Messeigneurs du Conseil toute eu ceste maniere l'escrivent; par laquelle chose il fut bien clèrement congneu par ledict ambassadeur et tous autres que ledict Jenevois marchand et ambassadeur l'avoit dit de sa noblesse et par peur qu'il avoit eut.

Item fut pratiqué par ledict seigneur Grant Mestre avec ledict embassadeur de la pais amiable; et ce le faisoit pour la necessité de vivre. Il n'i a en Rodes à present plus que onques n'eut, et ce pourtant qu'il soloit estre que la Morée furnissoit Rodes, et pareillement Chipre, et ossi Mettelin et autres pluiséurs ysles, lesquelles sont maintenant toutes en guerre ou en la main du Turc, par quoy, sans avoir aucune aide de Turquie, vraiment aront travail asés de vivre seulement. Et, après ces pratiques de pais, ledict ambassadeur s'en retourna atous grans dons par la vertu dudict seigneur Grand Maistre, lequel veult fère autrement que son filz le Turc, car il appelle en ses lettres père. Et avec luy s'en retourna l'embassadeur de Rodes pour savoir la conclusion de che, et, après que ledict embassadeur turc eut dit sa responce, celui de Rodes donna son ambassade, est assavoir de la pais amiable, et non autrement. Et lui fu faicte la responce par ung dessus nommé Mahommet-Bacag, lequel est, comme dessus est dit, des quatre gouverneurs que a le Grand Turc, le plus avanché et aussi le plus sage. Et ay entendu qu'i fit ung grant prologue, mès enfin de ses conclusions

fut qu'il volloit que Monseigneur le Grand Mestre paiast tribut au Turcq, et la somme de IIIj mille ducas par an ; sur quoy lui fut respondu par ledict ambassadeur de Rodes que le Grand Mestre de Rodes savoit bien que, jà pour pais que luy eult entré eux, que le Grand Turc jà pour ce ne leroit de ferre guerre à Rodes, quant il se sentiroit estre en point pour che ferre ; mès la cause pour quoy il estoit contens de la pais estoit afin que les marchans peussent trafugier et gaingnier les ungs avec les autres, et que non pour autre chose il le faisoit. Sur quoy sambla audict Mahommet-Bacag qu'il estoit bien qu'on lessast la marchandise courre et que ce estoit uille des deux parties, et plus la leur que des autres. Et pourtant fust cryé la pais de en Turquie, de entre Rodes, et le Turc, mès avant que ledict embasadeur de Rodes et celui mesmes embasadeur du Turc, lequel revenoit pour encore savoir la conclusion, fusent jusques contre Rodes, ils ont seut comment le seigneur de Pisonne, qui est en la frontière contre le casteau Saint Pierre et atout grand charge de gens a fet commander en son pais la guerre, laquelle chose est demonstrance du contraire de ce que le Turc avoit par avant commandé, car, qu'il se puist dire que ledict seigneur de Pisonne le fesist pour commandement, il n'oseroit, car lui et tous les autres sont tant obeissant que seulement ung esclave du Turc les vient prendre ou battre comme ung chien en leurs terres mesmes, par laquelle chose appert qu'il est tant cremus que on ne poroit plus dire et que contre son commandement nulz d'eulz n'oseroit che ferre.

Item, que lesdicts ambassadeurs vinrent environ à trois jours et aier, VIIj jours de che mois, comme jà est dit, que le Turc en toutes manières veult avoir tribut de IIIj mille ducas tous les ans. A laquelle chose, à ce que je congnois le noble corage des chevalliers de ceste religion, et par especial de Monsseigneur le Mestre et messieurs de son Conseil, jamès ne s'i acorderoient : plus tost dient tous qu'ilz se lerroient morir de quelque mort que on seust deviser. Et par ceste raison fayt que la guerre y sera et qu'il ne peult faillir.

Item, ossi une autre raison y a par quoy fit à penser que luy ora guerre : est portant que lesdis embassadeurs dient que ledict Turs maintenant n'a nul aparant de guerre pour l'essté qui vient, en quelque part que ce

soit, ne en Honguerie, ou en la Morée, ne au Quareman, ne ossi à nulz de ses autres voisins. Par quoy il fet à penser qu'il ne passera pas son esté qu'il ne l'employe en quelque part, et fet à penser que ce sera ychy. De vous parler de sa puissaunce je m'en passe, pourtant que encore n'ay point parlé à mon esse à l'embassadeur de Rodes, lequel est homme sage et veritable par renomme, par quoy espoire de savoir de luy grant part de la manière de par delà. Car il n'y a esté longtamps, et, au tamps que luy a esté, il ara bien compris les choses, par quoy il en sara bien raconter, et, quant je le seray de lui, je vous escripray.

Item, ossi avons seut par eux comment le roy de Hongrie a envoié en Bosene bien X mille Hongres pour furnir les plasses, et autres aparant de guerre ne y a par deschà maintenant. Item, aussi dit ledict ambassadeur que le Turc est engrasyé depuis ung peu tant que a merveilles, et a esté par lui demandant s'il ne seroit pas possible qu'il peust estre gras. Il vint ung homme qui lui dit que si feroit-il en ung mois, lequel fust conteus, et, quant vint au chief du mois, l'en dit que ledict Turc volut estre magre, soy amirant de la grasse, et envaya pour le dit mestre, et, quant il seut che, il s'enfuit, pourtant qu'il savoit bien la siensse de engrassier et non de amagrir, et, aiant peurs de la mort, iluy pourveit. Et le compère ledict ambassadeur à ung homme de Rodes qui est bien aussi gros que messire Bauduin de Noielle, mestre d'ostel, mès il est d'asès petit et selon sa petitesse le gageroi mès il est en estat qu'il est mal d'estre pour chevauchier (*sic*).

Item, est vray que les deux filz de Quareuman legitimes, lesquelz estoient nepveus du Turc, sont mort; est demoré le filz bastard seigneur, auquel le Turc a fet grand guerre et y a perdu asès gens l'esté passé, mès en la fin il a gainniés tous les terres du plain pais iusques au destroit des montaignes, mès il n'a peut aler plus avant pour la deffension que lui a fette ledit bastard, lequel demeure maintenant seigneur du pais. Et, incontinent comme l'armée du Turc sera retournée en son pais, il rara les terres du plat pais, car elles ne se pevent tenir contre luy.

Item, est ensi que devulgrement pour l'heure presente ne se dit en Rodes pas encores lesdictes nouvelles, et ce à cause que on veult entretenir ledict ambassadeur jusques

à ce que on ait adverties les ylles de la religion et ossi le castiau Saint Pierre et encore que les marchans qui sont à present en Turquie, pour avoir vitalles sur fourme de pais, soient revenus. Mès, ces choses faictes, croy que chacun fera le mieux qu'il pora, et, quant est de moy, je ne loe pas que la guerre y est, mès je loe et regrassie Nostre Seigneur Yhesucrist que je suis yschy autant que elle sera, puis que j'ay tout travillié pour la trouver depuis que je partis de par della.

Item, est vray que on vous dira que le Turc a grande armée par mer et qu'il a tant de galées que on voldra, mès la verité est que l'eu peult armer jusques à XX^e et non plus et bien LX ou LXX fustes et non plus, et ce ne peut senon par faulte de maronniers, qu'il n'en a plus; mès il a cent galées toutes prestes à bouter en mer, qu'il ne lui fault que les dessus dits maronniers. Et pourtant je vous dis qu'il ne peut ferre armée par mer qui soit grosse, ne lointaine, mais pour venir à Rodes il le peult bien ferre, pourtant qu'il n'y a que à traverser l'estroit, qui est envirou de VI à VIIJ lieues de large. Ledict Turc a ung fils qui est jà en l'aage de XVIIJ ans, que j'ay entendu; mès il n'a point de gouvernement senon son simple estat. Escript le IX^e jour de fevrier, l'an LXVJ.

Le tout vostre: *Anthoine du Paiage.*

(Bibliothèque Nationale de Paris, français 1278, fol. 234 et suiv.)



VENFIQAT
1987